

# L'architecture militaire au temps de pierre II de Savoie : les donjons circulaires

Autor(en): **Blondel, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie**

Band (Jahr): **13 (1935)**

PDF erstellt am: **02.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-727851>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



## L'ARCHITECTURE MILITAIRE AU TEMPS DE PIERRE II DE SAVOIE

### LES DONJONS CIRCULAIRES

L. BLONDEL.

---



Dès le XI<sup>e</sup> siècle, la maison de Savoie, dont les premières possessions connues se trouvaient en Maurienne, en Savoie et dans le Bugey, étend rapidement son influence au sud des Alpes. Son rôle de gardien des passages élevés du massif du Mont Blanc se dessine déjà à cette époque. Tenir fortement les cols et les vallées, commander les routes qui de la Bourgogne et du plateau suisse conduisent en Italie, sont les principes directeurs de toute sa politique. Nul ne pouvait franchir cette région des Alpes sans son assentiment ou son secours. Cette politique eut dès le début un succès certain, car les empereurs mêmes ne pouvaient se passer de son appui; aussi par des privilèges, des accroissements territoriaux, ils cherchèrent à se la rendre favorable. Elle joua un rôle important dans la lutte entre les Guelfes et les Gibelins. Ces faits expliquent sa rapide extension et sa fortune grandissante.

Alors que dans d'autres parties des Alpes — les Grisons et le Tyrol, malgré l'autorité des évêques de Coire et de Brixen — le morcellement féodal subsista toujours, du Valais à la Maurienne les comtes de Savoie surent concentrer entre leurs mains tout le pouvoir et surveiller le trafic économique et militaire, empruntant les voies des Alpes<sup>1</sup>. D'un côté la possession du vieux Chablais et du Val d'Aoste leur donnait

<sup>1</sup> Carl SCHUCHHARDT, *Die Burg im Wandel der Weltgeschichte*, 1931, p. 210; Erwin POESCHEL, *Das Burgenbuch von Graubünden*, 1930.

la clef du Grand Saint-Bernard, de l'autre la Savoie, la Maurienne et le marquisat de Suze leur laissaient la haute main sur les passages du Petit Saint-Bernard et du Mont-Cenis. Les péages de Villeneuve, de Saint-Maurice, contrôlaient le trafic du Simplon et du Grand Saint-Bernard, plus tard celui des Clées contrôlait le passage du Jura. Dans les siècles qui suivent, avec une continuité remarquable, les comtes de Savoie réussissent par alliance ou par conquête à affermir ces possessions et à les augmenter considérablement. Leur but est de soumettre à leur pouvoir tout ce qui se trouve entre les deux points extrêmes de leurs états, d'un côté la Savoie et la Maurienne, leur première résidence, de l'autre Saint-Maurice en Valais, l'antique Agaune, leur principal centre religieux. Pour cela, il leur faut réduire des comtés et des seigneuries importants, le comte de Genève, l'évêque de Genève, les sires de Faucigny; ils veulent s'installer solidement dans la ville, qui forme géographiquement la capitale de leurs états, Genève.

Il fallut des siècles pour arriver à réaliser ce projet. Encore ne purent-ils jamais posséder d'une manière définitive la ville impériale et épiscopale de Genève. C'est du reste, lorsque plus tard encore, ils eurent le sentiment que cette ville leur échappait, en faisant alliance avec les Suisses, qu'ils abandonnèrent peu à peu le nord des Alpes pour établir leur puissance au sud du massif du Mont-Blanc, dans les plaines du Piémont, avec un nouveau centre, celui de Turin. Pour posséder le bassin du haut Rhône et du Léman, il était nécessaire de s'assurer le pays de Vaud, le Valais, et, comme complément, les passages du Jura (*fig. 1*).



FIG. 1. — Tours circulaires construites ou influencées par Pierre II de Savoie.

Dès le début du XIII<sup>e</sup> siècle, Thomas I<sup>er</sup> s'installe à Moudon et lutte contre les évêques de Lausanne et de Sion. Depuis lors sa maison ne cesse de s'étendre sur le territoire de l'évêché de Lausanne, tâche qui lui est facilitée par le morcellement féodal du pays. A partir d'Aymon, fils de Thomas, qui avait en apanage le Chablais et le Bas-Valais, le centre militaire devient le château de Chillon, qui commande la route du Mont-Joux (Grand Saint-Bernard) et le Simplon.

Le frère d'Aymon, Pierre, s'est familiarisé dès son jeune âge avec ces contrées : chanoine de Lausanne en 1226, prévôt des églises d'Aoste et de Genève en 1229, procureur de l'évêché de Lausanne à la même date, il connaît parfaitement tout ce pays à cheval sur les Alpes. Ayant abandonné l'état ecclésiastique à la mort

de son père en 1233, il occupe après son frère Aymon toutes ses possessions. Mais malgré ses talents de diplomate et son génie militaire, Pierre de Savoie n'aurait pas réussi

à faire de la Savoie un état important, s'il n'avait eu des appuis décisifs en dehors de son propre pays. Henri III, roi d'Angleterre, était son neveu, et Pierre sut avec une grande habileté obtenir une situation de premier plan dans ce royaume, surtout une aide financière, qui lui permit de réaliser ses projets. Devenu comte régnant en 1263 seulement, après la mort de son frère Boniface, il avait déjà réussi auparavant à s'assurer la possession du pays de Vaud et même à entrer en lutte au nord avec la maison de Kybourg. Ses ambitions du côté de la Suisse allemande ne furent arrêtées que par un puissant adversaire, Rodolphe de Habsbourg<sup>1</sup>.

On peut bien dire que Pierre de Savoie a su établir les bases définitives de la prospérité de la maison de Savoie. Par sa femme, il avait obtenu le Faucigny, il tenait à sa merci le comte de Genève, qui avait dû en 1250 lui livrer en gage tous ses châteaux, du Pas-de-l'Ecluse à l'Aar, y compris le château de Genève; l'évêque de Lausanne lui avait remis la moitié de ses revenus et la juridiction temporelle, ainsi que d'importantes seigneuries. Du pays de Gex à la Gruyère, l'influence de Pierre de Savoie est incontestée et ne fait que grandir jusqu'à sa mort, malgré la résistance effective de l'évêque de Sion. A Genève, il s'appuie sur le pouvoir communal naissant pour résister aux prétentions de l'évêque. Pour tenir en respect les seigneurs féodaux, Pierre perfectionne et développe l'organisation militaire du pays. Déjà avant lui, les comtes de Savoie avaient établi tout un réseau de surveillance, parfaitement étudié. Le système choisi était celui des divisions administratives, appelées châtel- lenies, qui avaient pour sièges des places fortes ou châteaux, répartis dans toutes les régions du pays. Ces châtel- lenies étaient établies au fur et à mesure des besoins et ne sont pas égales en étendue. Elles répondaient à des nécessités géographiques et militaires.

Pour réaliser ce réseau de surveillance, les comtes de Savoie ont généralement utilisé d'anciens châteaux de feudataires, spécialement bien placés au point de vue stratégique. Souvent même, ils ont réinféodé ces places aux seigneurs qui avaient accepté leur suzeraineté. Ceci explique le fait très fréquent que l'on trouve simultanément pour un même château, siège de châtel- lenie, une ancienne famille seigneuriale et le châtelain dépendant du souverain. Mais toujours il y avait un corps de bâtiment réservé aux appartements du comte. Au temps de Pierre de Savoie, ce système des châtel- lenies, quelquefois appelé par exception mandement ou mistralie, n'était pas encore complet, car les comtes de Genève, qui avaient aussi une organisation analogue pour leurs possessions, n'avaient pas encore été éliminés. Il fallut près d'un siècle, jusqu'au traité de Paris en 1355, pour avoir une administration savoyarde définitive dans le Faucigny et le pays de Gex; le comté de Genevois ne fut rattaché qu'en 1401. Mais à l'époque de Pierre, le Faucigny, qui appartenait à sa

<sup>1</sup> Pour ce qui concerne Pierre II de Savoie, se référer à L. VON WÜRSTEMBERGER, *Peter der Zweite, Graf von Savoyen*, 4 vol., 1856.

femme, dépendait déjà effectivement de sa personne et beaucoup des principales places du Genevois lui échurent temporairement comme gage, par exemple le château de Genève.

L'étude détaillée de toutes ces châtellemies n'a pas encore été faite, mais on se rend compte en examinant le choix des places fortes, sièges de châtellemies, qu'il n'a pas été déterminé au hasard. Elles sont disposées les unes par rapport aux autres de façon à pouvoir communiquer facilement entr'elles, soit par messagers, soit par signaux, à se prêter main forte à l'occasion, mais surtout elles défendent par leur position les grandes voies de communication, les cluses ou les passages. Les châtellemies à leur tour dépendaient d'un bailliage. Au temps du comte Pierre, le bailli de Vaud était à Moudon, celui du Chablais à Chillon, comprenant l'ancien et le nouveau Chablais avec le Valais, une partie du Genevois, le château de Genève et Versoix. Le bailliage de Savoie avait son siège à Montmélian, celui de Suze à Avigliana, celui d'Aoste à Châtel d'Argent et Aoste. Du reste, à cette époque, les baillis n'avaient pas encore l'importance qu'on leur a attribuée plus tard ; seuls les châtelains relevaient pour leur administration directement du comte, les baillis avaient surtout des pouvoirs extraordinaires en cas de guerre <sup>1</sup>.

Les châtelains étaient des fonctionnaires chargés principalement d'un rôle militaire, ils étaient aussi juges et exacteurs des comptes. Dès 1263, on leur enlève la justice civile. Ce n'est que sous Amédée V que les baillis eurent des pouvoirs plus étendus. Les péages relevaient encore d'une administration particulière. Tous ces châtelains, ainsi que les baillis, devaient fournir des comptes exacts chaque année, vérifiés par des clercs du comte faisant la récapitulation des revenus du domaine : ce sont les comptes-rendus de l'*Hospitium* et des trésoriers généraux. Sous Philippe I, qui succéda à Pierre en 1268, on a calculé que ces revenus nets rendaient par an une moyenne de 6000 livres viennoises, ce qui est considérable. A la même époque, les comptes de saint Louis, roi de France, montrent un revenu pour la couronne de 64.007 et 77.907 livres tournois. Le revenu de Philippe I<sup>er</sup> équivaut à 5000 livres tournois par an, il n'est qu'un peu plus de dix fois inférieur à celui du roi de France <sup>2</sup>. On peut donc concevoir la richesse et la prospérité de cet état savoyard au XIII<sup>e</sup> siècle, bien moins étendu que son voisin.

Les comptes des châtelains sont une mine de renseignements politiques, économiques, militaires et judiciaires, et de plus ils nous indiquent en détail les constructions et les réparations des châteaux du comte. Ajoutons qu'au XIV<sup>e</sup> siècle l'organisation des huit bailliages était la suivante. Celui de Savoie, avec 18 châtellemies, siège à Montmélian ; celui de Novalaise avec 7 châtellemies, siège à Voiron ; celui du Viennois avec 9 châtellemies, siège à St-Georges d'Espéranche ; celui de

<sup>1</sup> L. CIBRARIO, *Opuscoli*, 1841, p. 163 sq.

<sup>2</sup> MARIO CHIAUDANO, « Il Bilancio sabaudo nel secolo XIII », *Bulletino storico subalpino*, t. 29, p. 485 sq. et « Note agli Statuti di Pietro II, conte di Savoie », *ibid.*, t. 32, p. 233.

Bourg, avec 10 châtelainies, siège à Bourg; celui du Bugey avec 7 châtelainies, siège à Rossillon; celui du Chablais et Valais, avec 16 châtelainies, siège à Chillon, sans compter les vidomnats et péages; celui du Val d'Aoste, avec 5 châtelainies, siège à Aoste et Châtel d'Argent; celui de Suze, avec 3 châtelainies, siège à Avigliana. Il faut y ajouter la baronnie de Vaud et les possessions du plateau suisse avec 21 (24) châtelainies et avoueries, siège du bailli à Moudon; le Faucigny, avec 10 ou 11 châtelainies, siège à Châtillon-sur-Cluses; et dès 1401 le Genevois, avec 23 châtelainies sans les péages. Nous ne parlons pas des redevances particulières, des prestations féodales diverses, des vidomnats qui concernaient encore plusieurs villes, bourgs et mandements ayant un statut juridique spécial.

Ce tableau indique la puissance de l'administration savoyarde et ses rouages parfaitement bien établis au point de vue fiscal et militaire. Il suffit de parcourir les « rouleaux » (*rotuli*) des châtelains pour se convaincre de la perfection de cette organisation très centralisée<sup>1</sup>.

Nous avons déjà signalé les relations de famille qui unissaient Pierre de Savoie au roi d'Angleterre, son neveu par alliance. Saint Louis était aussi son parent au même degré, les deux rois ayant épousé deux sœurs, filles de Béatrice de Savoie, femme de Raymond Bérenger, comte de Provence. Le comte Pierre aurait pu chercher des appuis aussi bien en France qu'en Angleterre, mais il orienta sa politique principalement du côté de la cour anglaise. Son frère aîné Thomas, qui était devenu comte des Flandres en 1237, ouvre à toute sa famille la porte de l'Angleterre. En effet Thomas ne demeure dans ses états savoyards qu'en 1242 et en 1244. A cette dernière date il aide le roi d'Angleterre contre le roi d'Ecosse.

La fortune de Pierre de Savoie comme homme de confiance du roi fut extraordinaire; il réussit à obtenir de nombreuses faveurs et bénéfices en terres, seigneuries, particulièrement le comté de Richemond. Des sommes importantes du trésor de la couronne passèrent directement entre ses mains et celles de sa famille. Il suffit de lire les comptes des châtelains pour voir de nombreuses sommes notées en livres sterlings.

De 1241 à 1264 Pierre de Savoie fit au moins treize séjours importants en Angleterre. Nous savons que grâce à son neveu royal il put disposer de sommes suffisantes pour faire ses campagnes militaires dans ses états. Boniface son frère devint archevêque de Cantorbéry. Cette emprise de la maison de Savoie sur la cour d'Angleterre ne s'est pas limitée à sa famille directe; peu à peu un grand nombre de nobles de Savoie, du comté de Genevois, du pays de Vaud et des régions voisines l'ont suivie et ont occupé des charges ou reçu des bénéfices dans ce royaume<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Ces comptes presque entièrement inédits sont conservés dans le bâtiment de la section II des archives royales de Turin, anciennes archives camérales.

<sup>2</sup> Voir sur cette question François MUGNIER, « Les Savoyards en Angleterre au XIII<sup>e</sup> siècle », *Mémoires de la Société savoisienne d'Hist. et d'Arch.*, t. 29, p. 349 sq.

On connaît la fortune des d'Aigueblanche, de la famille de Briançon. En premier lieu Pierre, clerc, intime et confident du roi, introduit par Guillaume de Savoie à la cour, reçut l'évêché d'Hereford. Son neveu Pierre, compagnon de Pierre de Savoie, et lié étroitement à la fortune de celui-ci, les autres neveux de l'évêque, Jean doyen d'Hereford, Emeric chancelier, Aymon et Jacques, obtinrent tous des bénéfices et des charges ecclésiastiques et d'autres seigneurs, tels Othon de Grandson, jouèrent un rôle de premier plan à la cour. La noblesse anglaise opposa du reste une violente résistance à cette invasion étrangère, mais longtemps sans succès. Pierre de Savoie sut pendant des années tenir tête aux intrigues et resta jusqu'à sa mort le conseiller écouté du roi, chargé d'ambassades et de missions de confiance. Ce n'est qu'en 1264 que ses seigneuries anglaises lui furent retirées et mises sous séquestre par ses ennemis. On sait qu'il construisit à Londres un palais particulier, le Savoy-Hôtel, qui a donné son nom à l'hôtel d'étrangers bien connu dans le monde entier.

L'activité de Pierre de Savoie ne s'est pas déroulée seulement en Angleterre, mais aussi dans les possessions françaises du roi, en Guyenne. C'est là qu'il a participé

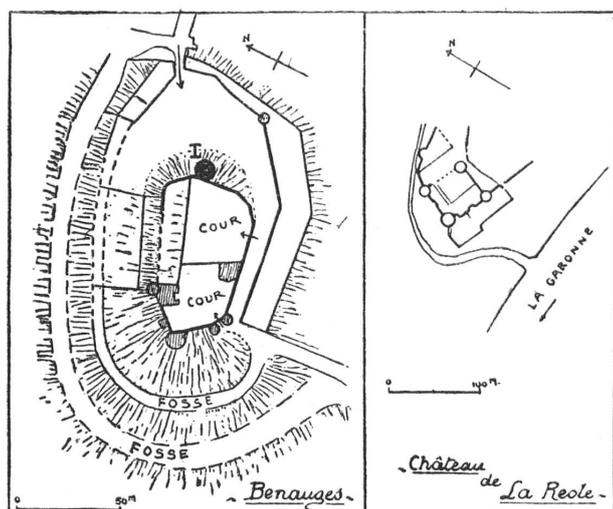


FIG. 2.  
Châteaux de Benauges et de La Réole en Guyenne.

aux campagnes militaires par trois fois. La première fois, en 1242, il va en mission pour le roi, en Poitou et Guyenne. Une deuxième fois, il accompagne son neveu dans sa campagne militaire de 1253 à 1254 en Gascogne et en Guyenne, il prend part aux sièges de La Réole et de Benauges (*fig. 2*), il visite des places fortes pour pourvoir à leur défense, par exemple Meilhan. Enfin, une troisième fois, en août 1255, il va encore en Guyenne chercher le fils du roi, puis il est envoyé auprès de saint Louis pour négocier une trêve. Sa dernière campagne étrangère est celle des Flandres. Il réunit avec la reine Aliénor une armée et une flotte

en Flandre; cette armée est rassemblée le 15 août 1264 à Saint-Omer en Artois, elle est conduite à Bruges et Dam, mais est licenciée sans avoir combattu au mois de septembre suivant. Un fort contingent de Savoyards participe à cette expédition.

Si nous insistons sur les campagnes militaires étrangères du comte Pierre, c'est pour montrer qu'il a eu de nombreuses occasions de faire des sièges, de visiter des places fortes, de se tenir au courant des derniers perfectionnements de l'art militaire et cela principalement en Guyenne.

\* \* \*

*L'architecture militaire en Savoie avant Pierre de Savoie.*

Jusqu'à l'avènement de Pierre de Savoie, l'architecture militaire ne s'était guère modifiée au cours des siècles. Notre pays avait conservé les traditions romanes. On sait que les châteaux de montagne sont restés les héritiers les plus conservateurs des anciennes formes architecturales, parce que, naturellement bien défendus par leur position, ils n'avaient pas suivi les perfectionnements apportés aux châteaux de plaine.

Jusqu'au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, nos places fortes maintenaient les formules traditionnelles abandonnées depuis plus d'un siècle en Normandie et dans la France du nord. Certes, après les premières croisades, quelques détails de la défense avaient pu être modifiés, les flanquements des tours avaient été plus prononcés au devant des courtines, les entrées étaient mieux munies de braies ou barbicanes, mais les donjons et les tours avaient conservé la forme quadrangulaire. Les innovations pénétraient lentement, car dans ces positions qui semblaient imprenables on n'éprouvait pas le besoin de grandes transformations. Sur des rochers à pic ou des promontoirs aux pentes rapides, l'assiette des châteaux suivait les formes du sol<sup>1</sup>. Souvent une forte tour avec une enceinte aux contours irréguliers formait à elle seule tout le château. Dans les demeures des grands dynastes le principe était le même: compléter les

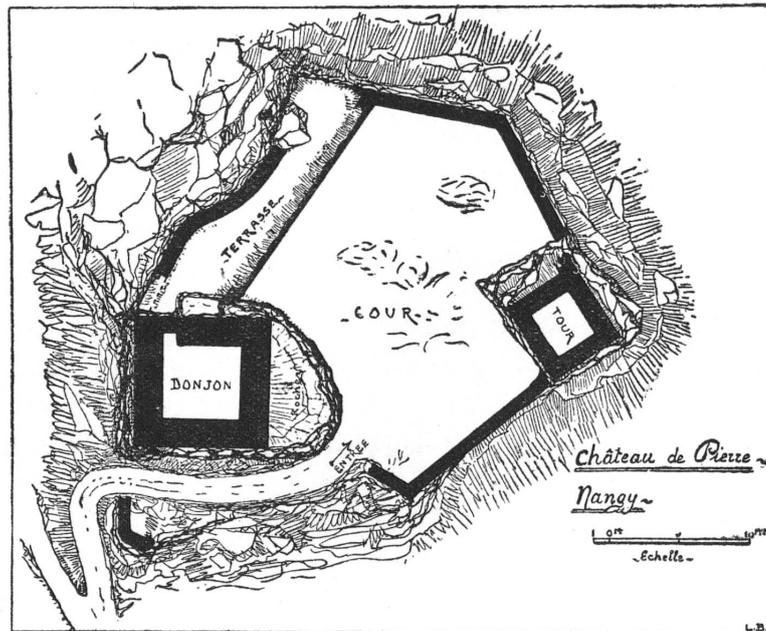


FIG. 3. — Château de Pierre, à Nangy.

fiés, les flanquements des tours avaient été plus prononcés au devant des courtines, les entrées étaient mieux munies de braies ou barbicanes, mais les donjons et les tours avaient conservé la forme quadrangulaire. Les innovations pénétraient lentement, car dans ces positions qui semblaient imprenables on n'éprouvait pas le besoin de grandes transformations. Sur des rochers à pic ou des promontoirs aux pentes rapides, l'assiette des châteaux suivait les formes du sol<sup>1</sup>. Souvent une forte tour avec une enceinte aux contours irréguliers formait à elle seule tout le château. Dans les demeures des grands dynastes le principe était le même: compléter les

<sup>1</sup> Nous donnons ici le plan d'un de ces châteaux du XII<sup>e</sup> siècle, celui de Pierre, près de Nangy. (H<sup>te</sup>-Savoie) (fig. 3). Cf. aussi Camille ENLART, *Manuel d'archéologie française*, 1904, t. II, p. 514 sq; ROMAN, « Notes sur les monuments d'architecture militaire du XI<sup>e</sup> et du XII<sup>e</sup> siècle dans les Hautes Alpes », *Bulletin archéol.*, 1884; August VON ESSENWEIN, *Handbuch der Architektur*, Band IV, I, 1889.

défenses de la nature, utiliser les formes du terrain, établir de longues courtines de forme irrégulière, dominées en général à l'angle le plus exposé par un donjon carré; seules les dimensions étaient plus considérables, les divisions des cours avec corps de logis plus nombreuses. Chez les grands feudataires, l'habitation n'était déjà plus confinée au seul donjon; tout en restant peu luxueuse, elle occupait un bâtiment à part, appuyé à un des murs d'enceinte. En résumé, jusqu'au début du XIII<sup>e</sup> siècle, les châteaux des Alpes et de notre région n'étaient dans la majorité des cas que des tours quadrangulaires encerclées par de fortes chemises, et les origines de leur plan et de leur mode de construction remontaient à l'époque carolingienne et même aux traditions romaines (*fig. 3*). Grâce à la proximité des matériaux de pierre, les constructions de bois n'étaient utilisées que pour les logements et les dépendances.

\* \* \*

#### *Les nouvelles influences au temps de Pierre de Savoie.*

Avec l'avènement du comte Pierre, les principes en usage pour la construction des forteresses subissent de sérieuses modifications et nous verrons qu'il a transformé l'aspect de nos châteaux et complètement rénové l'art militaire de notre région. Ces transformations sont surtout sensibles dans la construction des donjons ou maîtresses tours.

Il faut remarquer ici, comme le disait Camille Enlart, que les frontières peu nettes des écoles d'art ne correspondent pas à celles des diocèses, mais se rapprochent plutôt de celles des domaines féodaux. L'église a contribué à la diffusion, non à la localisation des formes d'art; « c'est le pouvoir séculier, par contre, qui, en tout temps, retient dans les limites de ses frontières les hommes qui lui doivent service et impôt »<sup>1</sup>. On sait combien les nouvelles formes d'art ont été transmises au loin par les ordres monastiques très nombreux chez nous, avec leurs maîtres maçons qui étaient le plus souvent des clercs ou des moines. Par contre les maîtres d'œuvres des communes et des chapitres voyageaient beaucoup moins. Ceci explique que dans notre pays les formules de l'art ogival aient déjà pénétré dans les édifices religieux, surtout les abbayes, bien avant d'avoir influencé les monuments civils ou militaires. Mais ce qui est aussi important, c'est que l'architecture militaire, dépendant de ces seigneurs féodaux, participait à la noblesse de la profession des armes et que des gentilshommes se firent un honneur de l'exercer. Si donc un dynaste important, comme Pierre de Savoie, s'intéressait particulièrement à cet objet, il pouvait transporter de nouvelles conceptions dans ses possessions, même très éloignées. Les seigneurs laïcs, qui avaient des fiefs très distants, comme les ordres monastiques, aidèrent à la propagation des idées. On sait

<sup>1</sup> ENLART, *cit.*, t. I, p. 67-68 et 77.

que Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion participaient personnellement et activement au progrès de l'art militaire, et il en fut de même de Pierre de Savoie.

M. Albert Naef, dans ses remarquables études sur Chillon, Martigny et Saillon, a déjà indiqué des analogies de construction avec l'architecture anglo-normande il a aussi insisté sur l'activité du comte Pierre à l'étranger<sup>1</sup>. Nous allons voir que cette suggestion fort intéressante n'est que partiellement exacte et que le problème est plus complexe. Ce qui frappe en premier lieu dans les constructions qui portent son empreinte, c'est la forme circulaire des donjons ; il a incontestablement introduit cette innovation dans le pays, car avant lui, nous l'avons vu, et même après lui pour les seigneurs de moindre importance, on a conservé la forme quadrangulaire. Pour résoudre le problème, nous devons suivre l'évolution et l'extension des donjons circulaires dans les pays voisins.

\* \* \*

*Les donjons circulaires en France.* — De Caumont avait déjà remarqué que les donjons cylindriques apparaissaient en premier lieu là où l'architecture ogivale était prospère, par exemple dans l'Île de France et en Normandie, alors qu'ailleurs, dans l'Est, sur le Rhin et le midi de la France, la tradition romane a longtemps continué à prévaloir, où ces donjons appartenaient en propre à la féodalité française et principalement aux terres relevant de la couronne<sup>2</sup>. La tour de Constance à Aigues-Mortes, construite par saint Louis, en apporte une preuve. D'autre part, le rôle du donjon par rapport à l'ensemble des fortifications n'est pas le même dans toute la France. Alors qu'il forme la partie la plus importante, en général isolée, dans les châteaux dépendant du roi, dans les autres régions et surtout dans les pays montagneux, il n'est plus qu'une haute tour d'observation, plus forte que les autres, mais liée à l'enceinte même. Il faut remarquer que ce dernier type est resté à peu d'exceptions près celui des donjons germaniques, que l'on voit aussi dans notre pays en Suisse allemande, dans les Grisons et le Tyrol. L'Italie de même est restée très longtemps attachée aux anciennes formes romanes. Depuis les remarquables travaux de Viollet-le-Duc, du comte de Dion et plus récemment de C. Enlart, on connaît beaucoup mieux la genèse de ces donjons cylindriques<sup>3</sup>. Dès le début du XII<sup>e</sup> siècle on fit des essais de donjons circulaires. A la fin de ce siècle on en construit avec éperon,

<sup>1</sup> Albert NAEF, « Bourg et castrum de Saillon », *Indic. Antiquités Suisses*, t. VII, 1895, p. 416 sq. ; « Martigny », *ibid.*, t. II, 1900, p. 188 sq. ; *Chillon, Camera domini*, t. I.

<sup>2</sup> A. DE CAUMONT, *Bulletin Monumental*, t. XII, p. 341 sq. ; t. XIII, p. 523 ; *Abécédaire d'archéol. française*, 1850 et 1870, p. 383 sq., etc...

<sup>3</sup> VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, 1854, principalement articles « Architecture militaire » et « donjons » ; Comte A. DE DION, « Notes sur les progrès de l'architecture militaire sous le règne de Philippe-Auguste », 1871 ; *Congrès archéologique*, 1867, p. 71 sq., etc. ; C. ENLART, *cit.*, t. II, p. 411 sq.

à Issoudun, Château-Gaillard, La Roche-Guyon, mais le type le plus parfait a été établi sous le règne de Philippe-Auguste. Ce sont des tours à grand diamètre (14 à 16 mètres), comme au Louvre, à Rouen (1204), Gisors, Verneuil, Lillebonne, Doudan, etc... Elles sont souvent isolées, au centre des défenses, avec un fossé circulaire particulier. L'entrée n'est plus au premier étage, mais au rez-de-chaussée, pourvue d'un pont-levis spécial. Tous les étages sont voûtés (*fig. 4*), réunis par des escaliers à vis, et il n'y a plus d'étages en poutraissons<sup>1</sup>. Sur ces mêmes données le seigneur de Coucy, Enguerrand III, construit entre 1223 et 1230 le plus parfait et le plus considérable de ces donjons.

\* \* \*

*Pierre de Savoie et la Guyenne.* — Pierre de Savoie a-t-il voulu introduire ce système de donjon dans ses états ? Il est certain qu'il connaissait parfaitement beaucoup de ces châteaux; cependant, nous l'avons vu, ce n'est pas à la cour de

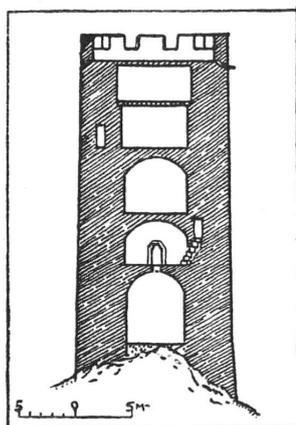


FIG. 4. — Donjon de la Refouse à Porrentruy.

France, mais à celle d'Angleterre qu'il a porté son activité. En Angleterre même l'architecture militaire suivait encore au début du XIII<sup>e</sup> siècle les anciennes influences normandes, elle était restée extrêmement traditionnelle et très en retard sur les dernières expériences faites sur le continent. On y retrouve les imposants donjons rectangulaires ou polygonaux. Les seules constructions nouvelles sont de la fin du siècle, après l'époque de Pierre de Savoie; ce sont entre autres les châteaux du Pays de Galles, comme Carnavon, construit en 1284 par le maître maçon Walter of Hereford avec Henry of Ellerton *submagister*, et Conway édifié la même année aussi par Ellerton. Le roi Edouard avait lui-même dirigé la campagne militaire l'année précédente, accompagné d'Othon de Grandson et de Jean de Vescy<sup>2</sup>. Ces deux constructions semblables se composent de courtines flanquées de tours circulaires considérables, avec passages circulaires et chambres dans l'épaisseur des murs, ainsi que des étages voûtés. Ce type est très différent de celui qu'on trouve en France. Fait curieux, au XIV<sup>e</sup> siècle on construit des châteaux qui rappellent les maisons fortes de la Guyenne et de la Gascogne<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Nous donnons à la *figure 4* un exemple de donjon du XIII<sup>e</sup> siècle influencé par la France, avec voûtes aux étages, mais qui a conservé les traditions romanes de l'entrée et des escaliers, la tour de la Refouse à Porrentruy.

<sup>2</sup> C.-R. PEERS, « Carnavon Castle », *Official Guide*, London, 1929.

<sup>3</sup> André MICHEL, *Histoire de l'Art*, t. II, p. 544.

Ce n'est donc ni en Angleterre, ni en France, que Pierre de Savoie a cherché ses exemples, mais dans les possessions anglaises en France, soit en Guyenne. Nous avons déjà vu que la Provence et le S.-O. de la France n'avaient pas suivi d'une manière générale le mouvement français et normand. Quelques rares constructions faisaient exception, au début du XIII<sup>e</sup> siècle, comme Chalusset et Najac dans le centre, Najac en Rouergue, édifié en 1253 par ordre d'Alphonse de Poitiers. Le donjon circulaire est de type français, avec voûtes en croisées d'ogives à tous les étages; bien que pouvant se défendre par lui-même, il fait corps avec le reste de la forteresse, il en est la tour la plus haute<sup>1</sup>. Si donc, par sa construction, il est apparenté aux donjons français, par sa disposition dans le plan général des défenses il suit les traditions du pays, comme nous le verrons plus loin. Les tours secondaires ont encore des voûtes en calotte de tradition romane. Dans l'Agenais, qui dépend aussi d'Alphonse de Poitiers, comte de Toulouse, les nombreuses forteresses, plus de cent au début du XIII<sup>e</sup> siècle, n'ont pas introduit ces innovations.

Pour la Guyenne, Leo Drouyn, dans son bel ouvrage sur les forteresses du pays, distingue trois catégories de châteaux: 1) les mottes artificielles, les plus anciennes; 2) les mottes naturelles; 3) les châteaux en rase plaine. Dans la deuxième catégorie, la plus nombreuse en Gironde et en Dordogne, on trouve les châteaux sur promontoire ou sur pic isolé<sup>2</sup>. Dans toute la Guyenne la tradition se maintient, que le donjon est une tour plus élevée et plus forte que les autres, un réduit qui sert aussi pour l'observation. Elle ne peut contenir qu'une faible garnison, elle n'est habitée que temporairement et ses dimensions sont très inférieures à celles des donjons français. Si les étages sont voûtés, ce qui est rare, ils le sont simplement avec une calotte sphérique. La nature du sol, sauf pour les ouvrages en plaine, dicte ces conditions. Enfin le donjon ou grande tour est presque toujours relié aux murs d'enceinte et défend le point le plus faible ou le plus exposé. Ce n'est que plus tard, après le traité d'Amiens en 1279, qu'on voit apparaître en Gascogne un nouveau type, avec des bastides carrées régulières, édifiées suivant un principe directeur, par des architectes dépendant de la cour d'Angleterre<sup>3</sup>. On est frappé de l'analogie de ces châteaux de Guyenne au début du XIII<sup>e</sup> siècle avec ceux de la Savoie, analogie qui vient de la persistance des traditions romanes et de la nature du terrain, offrant d'excellentes positions défensives. Cependant il est difficile d'avoir de bons points de comparaison pour le début de ce siècle, car presque tous les châteaux de Guyenne ont été reconstruits à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle ou au début du siècle suivant.

Nous avons indiqué comment Pierre de Savoie a participé à ces guerres de Guyenne et a pu tirer son profit des sièges et investissements de places fortes. Ainsi

<sup>1</sup> H. NODÉ, « Le château de Najac en Rouergue », *Bulletin Monumental*, 1887.

<sup>2</sup> LEO DROUYN, *La Guyenne militaire*, Bordeaux, 1865, 2 vol. in-4°.

<sup>3</sup> Ph. LAUZUN, « Notes sur quelques châteaux gascons de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle », *Bulletin archéologique*, 1898; « Les châteaux de l'Agenais », *Congrès archéologique*, 1901; *Châteaux gascons*, *ibid.*, Auch, 1897.

à La Réole, château bâti en 1186 par Henri II, roi d'Angleterre, il a suivi pas à pas, avec le roi, le long siège de 1253. Déjà à ce moment ce château devait avoir le plan qu'il conserve aujourd'hui: un quadrilatère avec des tours circulaires aux angles, la tour ouest plus considérable servant de donjon. Cette forteresse a subi de fortes modifications au XIV<sup>e</sup> siècle. Cependant, telle qu'elle se présentait à l'époque du siège, ses fortifications, influencées par la France, étaient en avance sur celles du reste du pays. Pour Benauges, que le comte Pierre a aussi assiégé en octobre et novembre 1253, la forteresse a été presque entièrement rebâtie en 1267<sup>1</sup>. Fait intéressant, ce château considérable a été reconstruit par Jean de Grailly, auquel, en 1266, Henri III l'avait inféodé. Or, ce Jean de Grailly venait directement du pays de Gex. On connaît la fortune de cette famille, qui s'installa en Guyenne et prit une grande importance sous Edouard I<sup>er</sup> et Edouard III, surtout grâce à Jean de Grailly, captal de Buch. Tous furent de grands constructeurs de châteaux et de villeneuves. La tour la mieux conservée de Benauges, qui fait l'office de donjon, est sur la partie orientale de l'enceinte (*fig. 2, 1*); elle date de 1267, elle est nettement apparentée aux donjons savoyards de la dernière période, qui suit immédiatement la mort de Pierre, telle la tour à Boyer de Romont. Celle de Benauges est même certainement un peu antérieure comme date<sup>2</sup>. On ne peut faire autrement que de remarquer une coïncidence aussi frappante de date et de disposition. La porte est encore au premier étage (la porte du bas est moderne), il n'y a plus de voûtes mais des planchers, des escaliers en rampe droite dans l'épaisseur des murs. D'autres tours du château, aussi circulaires, ont encore des voûtes en demi-sphère, et semblent plus anciennes. En Guyenne, à Podensac, on voit des tours cylindriques, de type plus ancien, probablement un peu antérieures au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, avec rez-de-chaussée voûté en coupole et deux étages, une trappe de communication reliant les deux divisions inférieures.

Il est indubitable que Pierre de Savoie a tiré ses enseignements militaires de la Guyenne; s'il a adopté certains perfectionnements nouveaux pour la Savoie, c'est par cette voie, en apparence détournée. L'assertion qu'il a utilisé les principes de l'architecture militaire franco-normande n'est donc qu'en partie exacte. Le sud et surtout l'ouest de la France, encore anglais, n'ont été que lentement acquis aux idées nouvelles; c'est par ce chemin, passant par les possessions de la couronne anglaise, que nous sont parvenues les nouvelles formes de l'art militaire. Nous en donnerons du reste la preuve en traitant la question des maîtres d'œuvres.

Pour bien comprendre l'influence de la cour d'Angleterre sur notre pays, il est nécessaire de se représenter que Pierre a créé autour de lui un réel courant d'idées. Sa fortune a entraîné dans son sillage un nombre important de familles nobles, de

<sup>1</sup> Pour ces deux forteresses voir *fig. 2*, dessinées d'après Leo Drouyn.

<sup>2</sup> LEO DROUYN, *cit.*, t. I, p. 237-255. Pour les Grailly: FORAS, *Armorial nobiliaire de Savoie et Congrès archéologique de 1874 à Agen*, p. 185.

tous les états de Savoie et aussi des régions limitrophes. Au lieu de se rendre à la cour de France, les jeunes chefs de famille allaient faire l'apprentissage des armes à la cour d'Angleterre et en Guyenne. Plus d'un a conquis le rang de chevalier sur les champs de bataille de ce pays. Les « rôles gascons » sont extrêmement instructifs à ce sujet <sup>1</sup>. Nous avons relevé plus de 90 représentants de familles nobles ou de clercs venant de Savoie, du Genevois, de la Tarentaise, du Bugey, de la Franche-Comté, du Pays de Vaud, même de Suisse allemande et du val d'Aoste. Toute une partie de la noblesse de notre pays a participé à ces guerres de Guyenne et a, pendant des années, cherché fortune dans cette province ou à la cour du roi. Pour la courte campagne des Flandres de 1264, le recrutement provenait aussi de notre pays. Dans la liste figurent un grand nombre de clercs, qui étaient au service du comte Pierre, et dont beaucoup étaient de famille noble. Ont été faits chevaliers par le roi à Bordeaux, entr'autres : Jean de Châtillon, Reynaud d'Orbe, Jean Grossi, Conrad de Kiburg, Guillaume de Pesmes <sup>2</sup>. L'influence de Pierre n'est donc pas limitée à ses états immédiats, mais aussi aux seigneuries voisines. Ceci nous explique pourquoi nous trouverons des types d'architecture savoyarde en dehors de ses possessions et assez loin de ses domaines, par exemple à Orbe et à Neu-Regensberg dans le canton de Zürich.

\* \* \*

*Les différents types de donjons circulaires.* — Pour donner une image exacte des constructions élevées par Pierre de Savoie, ou inspirées par son entourage, nous avons groupé en tableaux schématiques les coupes des donjons circulaires des anciens états savoyards et des régions voisines. Grâce aux comptes des châtelains, nous connaissons la date précise de plusieurs de ces châteaux, ce qui nous fournit autant de jalons et de repères pour suivre l'évolution de ces constructions. L'importance, soit la grandeur de ces tours, ne joue aucun rôle au point de vue du type, elle est en relation avec les moyens financiers de celui qui les a fait construire. Les proportions des pleins et des vides restent les mêmes, qu'il s'agisse d'une tour de grand ou de petit diamètre. On voit que les architectes, ou maîtres d'œuvres, travaillaient suivant des formules fixes. Mais avant d'examiner ces tableaux il nous faut mentionner les tours dont on connaît la date de construction.

La plus ancienne est la tour de Langin, qui a appartenu à Pierre, comme gage entre 1250 et 1252; puis le donjon d'Orbe qui ne lui a pas appartenu, mais qui est dans sa zone d'influence, et dont on peut fixer la construction entre 1255 et 1259; ensuite le remaniement de celui de Conthey dont on possède le compte de 1257 à 1258,

<sup>1</sup> *Rôles gascons*, transcrits et publiés par Francisque MICHEL et Charles BÉMONT; *Documents inédits sur l'Histoire de France*, 2 t., Paris, 1885-1890.

<sup>2</sup> *Rôles gascons*, N<sup>os</sup> 246, 2337, 2870, 3447, 3372.

Romont terminé en 1261, Saillon en 1261, Yverdon de 1261 à 1262, Martigny entre 1262 et 1268. Puis viennent les donjons circulaires postérieurs à Pierre, de la même école : Châtel-d'Argent de 1274, Saxon de 1279, la Tour-de-Peilz vers 1284, les châteaux de la Tarentaise de la même époque. Nous renvoyons pour plus de détails sur ces constructions et d'autres analogues à la fin de ce travail. L'étude comparative de ces donjons nous conduit à établir trois périodes distinctes :

Période I, de 1250 à 1258 ; période II, de 1258 à 1268 (mort de Pierre de Savoie) ; période III, de 1268 à la fin du siècle.

\* \* \*

*Période I (fig. 5).* — Elle est caractérisée par les premiers essais de donjons cylindriques, et la construction est encore dominée par les traditions romanes. Ces tours ont des murs épais, elles possèdent des voûtes en forme de calotte sphérique, recouvrant l'étage inférieur. On ne parvient de l'étage d'entrée, qui est au premier, à

la cave, que par une trappe ménagée au centre de la voûte<sup>1</sup>. Les proportions des murs par rapport au vide intérieur sont en moyenne les quatre-septièmes du diamètre total au niveau du rez-de-chaussée. Dans quatre tours qui semblent être les plus anciennes, à Langin, Orbe, le Crédoz, et dans la première construction de Conthey, on arrive aux cinq-septièmes des pleins, par rapport au vide intérieur. Par raison d'économie, les maîtres d'œuvres ont progressivement cherché à diminuer le cube de la maçonnerie par rapport au diamètre total, aussi les

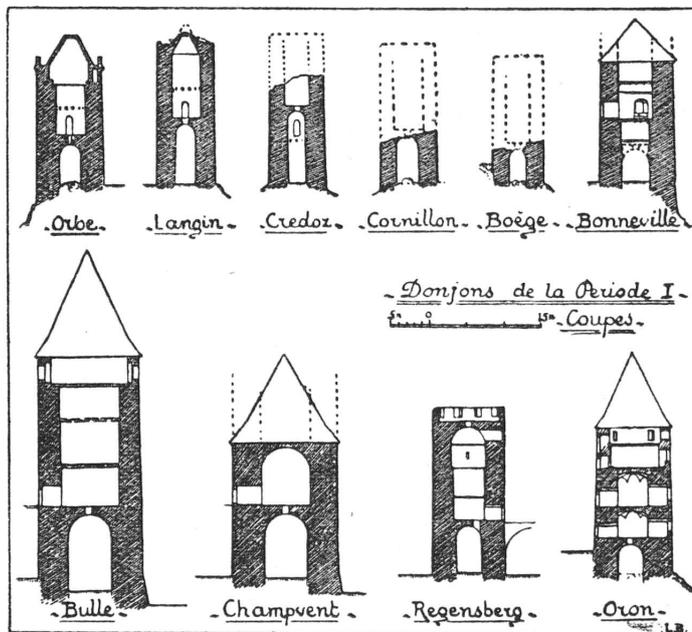


FIG. 5. — Coupes des donjons de la période I.

tours les plus récentes de cette période ont un peu moins des quatre-septièmes. C'est la cas pour la partie inférieure de la tour de Bulle ; par contre Cornillon, Oron,

<sup>1</sup> Sur les fig. 5, 6 et 7 nous n'avons pas reporté tous les détails et ouvertures, de façon à mieux faire ressortir les proportions des pleins par rapport aux vides.

Bonneville, ont un peu plus que cette proportion. La plupart de ces monuments semblent avoir eu un couronnement en forme de voûte, surmontée d'une pyramide conique. A Langin ce dispositif est encore très primitif, car la voûte dessine une pyramide à quatre pans, comme pour un clocher. A Orbe, qui est plus tardif, le couronnement présente un cône tronqué. Celui de Martigny est très postérieur aux autres, mais on a dû reproduire la couverture de la tour avant son exhaussement. Partout ailleurs ces pyramides ont disparu. La porte d'entrée est toujours disposée au premier, qui est l'étage principal. La hauteur de cet accès est proportionnel à l'élévation totale de l'édifice, elle varie entre 6 et 10 mètres au-dessus du sol. Ces portes ne pouvaient être atteintes que par un pont-levis ou par une échelle extérieure. Le seul exemple d'escalier dans l'épaisseur des murs est à Orbe, partout ailleurs on parvenait aux étages supérieurs au moyen d'échelles en bois. Le nombre des divisions intérieures, y compris le rez-de-chaussée, qui n'était pas éclairé, est en général de quatre, quelquefois de trois, en ne comptant pas le couronnement, pourvu d'un hourdage.

Une seule tour offre une variante, celle du Châtelet du Crédoz. Nous savons par une charte de 1263 que c'est bien Pierre de Savoie qui l'a fait construire. La voûte, au lieu d'être en dessous de l'étage d'entrée, est au deuxième. D'après la proportion des murs elle nous semble être une des plus anciennes. Ce système n'a pas prévalu, car les défenseurs des étages deux et trois ne pouvaient pas facilement communiquer avec l'entrée et risquaient de se trouver bloqués et isolés de ceux du premier.

\* \* \*

*Période II (fig. 6).* — Dans cette période, on voit une simplification des méthodes précédentes. On renonce complètement aux voûtes inférieures. Romont (tour du château, finie en 1260), Saillon, Yverdon, bien datés, sont des exemples typiques de cette période. Il faut certainement ajouter à cette liste la tour Bramafan à Aoste, la Bâthie-Saint-Didier en Tarentaise, la Bâtia de Martigny (première construction), sauf l'étage supérieur voûté en croisée d'ogives qui date de 1281, La Roche-sur-Foron qui est probablement de 1263. Il est possible que quelques-unes de ces tours aient eu une voûte pour supporter le couronnement, c'est le cas pour la Bâthie-Saint-Didier. Celle de Montagny (Fribourg) a exactement les mêmes caractéristiques, seules les archères en croix peuvent faire douter qu'elle puisse appartenir à cette époque. Elle pourrait être de la fin de cette période, car elle a des caractères voisins de ceux de la tour de Feissons-en-Tarentaise, même disposition des matériaux, mêmes portes ogivales; il faudrait supposer que les archères ont été modifiées plus tard, ce qui n'est pas prouvé. Nous croyons plutôt à une survivance de méthodes archaïques utilisées par des maçons du pays.

Ces donjons ont des maçonneries qui forment les deux-tiers du diamètre total, soit une épaisseur qui oscille entre les quatre et cinq-septièmes, mais avec une variation beaucoup moins forte que dans la période précédente.

Conthey ne peut être comparé à ces tours, car il présente un plan différent, unique dans la région savoyarde. C'est une tour demi-cylindrique avec un mur droit à l'intérieur. Ce type se rencontre déjà dans le célèbre Krak des chevaliers

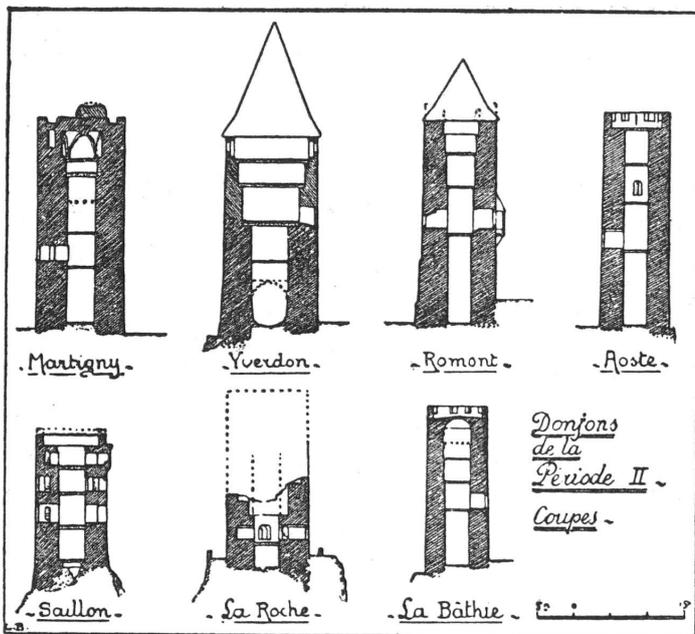


FIG. 6. — Coupes des donjons de la période II.

en Syrie, construit au début du XIII<sup>e</sup> siècle. On retrouve ce plan plus tard dans plusieurs châteaux, entr'autres au donjon de Pierrefonds, de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, à Bourbon l'Archambaud, en 1310, à Cleberg an der Lahn qui est plus ancien, et à Chillon pour trois tours secondaires de l'enceinte<sup>1</sup>. Cependant on connaît des donjons polygonaux qui ont presque cette forme, en particulier encore en Guyenne, la tour de Gavaudun dans l'Agenais, dont le rez-de-chaussée et le premier sont antérieurs à 1169 et le reste remanié au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècles<sup>2</sup>. Le terme de donjon de

Conthey s'entendait de tout l'ensemble fortifié, comprenant la tour semi-circulaire, liée à l'enceinte voisine, qui formait un quadrilatère irrégulier. Le noyau de la tour date de la première période avec une proportion exacte des cinq-septièmes des pleins par rapport au vide (fig. 8). Cette tour formait l'éperon d'un réduit muré, elle a été doublée à l'extérieur en 1257-1258 par Pierre de Savoie, pour la lier aux nouveaux murs d'enceinte. Primitivement elle mesurait pour un diamètre de 7 m. 45, pris au premier étage, des maçonneries de 5 m. 36; plus tard, pour un diamètre de 13 m. 95, elle eut l'énorme épaisseur de murs de 11 m. 86. C'est donc ici une reconstruction, sans voûte et sans escaliers intérieurs, mais peu probante, d'une direction nouvelle, comme le serait un ouvrage entièrement édifié en une seule fois. Il est possible que la première tour ait eu une voûte au-dessous du premier, mais

<sup>1</sup> ENLART, *cit.*, t. II, fig. 259, 261, 262; SCHUCHHARDT, *cit.* fig. 214.

<sup>2</sup> Gavaudun, Lot-et-Garonne, canton de Montflanquin. Ph. LAUZUN, *Congrès arch.*, 1901, p. 341 sq.

l'état de la ruine est trop avancé pour qu'on puisse le constater<sup>1</sup>. La deuxième reprise de l'œuvre est un ouvrage de transition entre la première et la deuxième période.

Seuls les donjons de Saillon, La Roche, Romont et Martigny ont des escaliers dans l'épaisseur des murs.

\* \* \*

*Période III (fig. 7).* — Cette période comprend toute la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et en partie quelques ouvrages du début du XIV<sup>e</sup> siècle. On est frappé de voir avec quelle rapidité l'évolution de l'architecture se fait. Les pleins diminuent toujours plus par rapport au vide des tours. C'est sans doute un motif d'économie qui pousse à cette simplification, mais c'est aussi parce qu'avec le tir à l'arc et à l'arbalète, plus perfectionné, on pouvait tenir les assaillants plus à distance. Il est vrai, que comme dans la période précédente, pour remédier au minage des tours, on construit un soubassement avec un fruit très prononcé et épais au pied de l'ouvrage. C'est déjà le cas à Yverdon, Romont et Saillon.

La moyenne des pleins, par rapport au vide, calculée sur le diamètre, est maintenant de trois-septièmes. Ces tours, qui s'espacent sur une assez longue période, présentent des écarts qui vont des quatre-septièmes à un peu moins des trois-septièmes. Dans l'ordre des proportions, qui ne doivent cependant pas être prises comme une règle trop absolue au point de vue chronologique, on trouve: Rochefort (Bourg-Saint-Maurice) en Tarentaise, qui devait avoir une voûte supérieure avec juste quatre-cinquièmes (cette tour appartient peut-être encore à la période précédente)<sup>2</sup>, puis le Châtelard près Morgex, qui a un peu moins des quatre-septièmes, la tour à Boyer de Romont, La Rochette en Chablais entre trois-septièmes et quatre-septièmes, Feissons-en-Tarentaise, Saxon qui est de 1279, Lucens, Estavayer, avec un peu plus de trois-septièmes, Châtel-d'Argent de 1274-1275 et la Tour de Peilz (environ 1284) qui ont moins de trois-septièmes. D'une manière générale, on peut remarquer que l'épaisseur des murs diminue toujours plus en se rapprochant de la fin du siècle. Il est évident que pour déterminer l'âge de ces tours il faut prendre en considération encore d'autres facteurs, comme les appareils de maçonnerie, la forme des archères et des ouvertures, etc...

La caractéristique générale de cette période, qui apparaît nettement dans les coupes, est le retrait successif des murs, du côté intérieur, à la hauteur de chaque étage; ce procédé est très marqué dans les tours de la Tarentaise et dans celle d'Estavayer. Dans les ouvrages les plus récents, comme Saxon et la Tour-de-Peilz, ces retraits

<sup>1</sup> Pour Conthey, voir l'article à la fin de cette étude et la fig. 8.

<sup>2</sup> Pour les tours de Tarentaise: E.-L. BOREL, *Les monuments anciens de la Tarentaise*, 1884, avec de bons relevés.

sont très peu prononcés, car l'épaisseur des murs est plus faible dès les fondations. La Tour-de-Peilz est plus compliquée comme plan, elle a cinq étages. Le rez-de-chaussée à demi souterrain, auquel on accède de la cour par une porte (peut-être postérieure) est couvert par un plancher; viennent ensuite un premier étage voûté, auquel on parvient au moyen d'une échelle du rez-de-chaussée, puis entre le premier et l'étage d'entrée une chambre voûtée, reliée à celui-ci par une trappe. L'étage d'entrée, à 8 m. 46 au-dessus de la cour, forme le troisième, il est aussi voûté et séparé de la porte par un petit réduit. De là, par des échelles, on parvenait au quatrième et dernier étage et au couronnement pourvu de crénaux, maintenant refait à neuf. Cette tour est plus une tour de

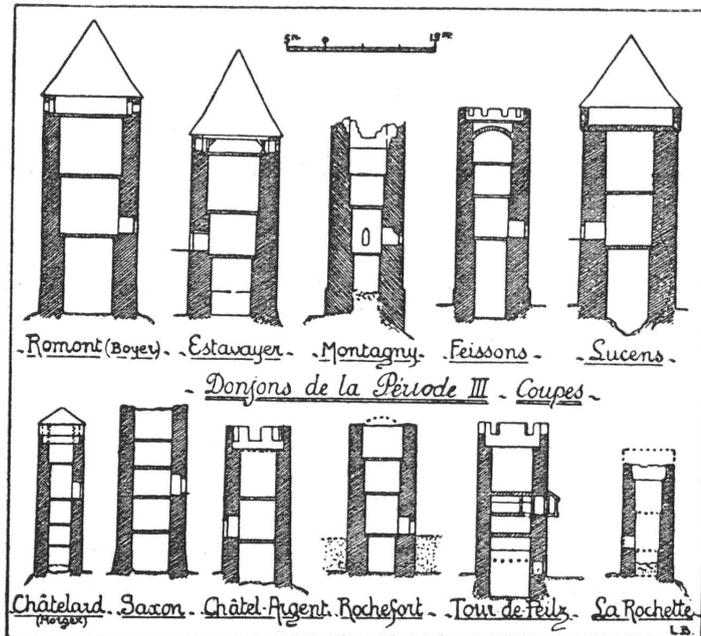


FIG. 7. — Coupes des donjons de la période III.

rempart liée à l'enceinte qu'un donjon proprement dit. Le principe des voûtes romanes a subsisté et les constructeurs n'ont pas songé à employer la croisée d'ogives.

Seules les tours de Feissons et de Lucens ont des escaliers dans les murs, partant du dernier étage, pour le relia à la plateforme supérieure.

\* \* \*

*Les constructeurs et maîtres d'œuvres.* — Grâce aux comptes des châtelains, il nous est possible de connaître la plupart des architectes et ingénieurs qui ont dirigé les travaux de l'époque de Pierre de Savoie. Celui qui a la haute main pour le pays de Vaud, le Chablais, le Valais et une partie du Genevois, s'appelle Pierre Meinier (Mainier, Meynier). Il est qualifié de clerc du comte en 1257-1258; c'est sur son conseil (*per consilium Petri Meinerii*) qu'on élève des constructions à Chillon, puis à la tour de Conthey<sup>1</sup>. Pour l'année 1261-1262, il produit un compte spécial qui concerne les

<sup>1</sup> Archives de Turin, comptes des châtelains de Chillon comprenant Saillon, Conthey, le Valais, le Chablais et en partie le pays de Vaud, spécialement le compte de Pierre Mainier du 1<sup>er</sup> mai 1261-4 mars 1262. Copies obligeamment prêtées par M. Victor van Berchem.

travaux qu'il a fait exécuter. Il est alors qualifié de *custos operum domini*. Sous ses ordres on construit la tour de Saillon, pour laquelle il existe un contrat précis, auquel souscrit François, *cementarius*, maçon. Meinier lui fournit deux robes de 40 sous pour édifier la dite tour. La même année, il dirige la construction de tout le château d'Yverdon, avec ses aides Hudric de Ferreres, Pierre Coton, Martin et Dudin, Guillaume de Saint-Antoine, Jean d'Evian, Guillaume du Pas (*de Passu*), Aymon *de Serrata*. Puis ce sont des travaux au château de Romont, la transformation de l'« ancien donjon » en cave pour les vivres et la bouteille. A Chillon il emploie Hubert de Lausanne, Guillaume de Saint-Antoine, Jean d'Evian et Pierre de Bay, ce dernier meurt à Chillon sous l'écrasement d'une tourelle. On note encore Pierre de Vevey, Humbert et ses associés, maître Jean *cementarius* qui vient d'Yverdon.

A ce moment Meinier a deux chevaux et un valet à sa disposition, il dépense comme maître Jean une robe; ce dernier vient tout de suite après lui comme importance. Il travaille encore à la tour de Brignon dans le val Nendaz, détruite peu après (1264) par Henri I<sup>er</sup> de Rarogne. Il y a malheureusement une lacune dans les comptes jusqu'en 1266, date à laquelle il n'est plus question de Meinier. Un passage tronqué parle cette même année d'un legs de 100 sous reçus de . . . *nerio* par le comte. Il est possible que ce soit de *Petri Manerio*, mais toujours est-il qu'il avait disparu à cette époque et qu'il était remplacé par d'autres maîtres d'œuvres.

L'importante administration de Pierre de Savoie était entre les mains de clercs de confiance. Maître Arnaud a longtemps été l'homme le plus en vue, il avait été clerc de la comtesse de Provence, prieur de Saint-Enorat (Honorat)<sup>1</sup>. En 1242 il est au service du roi d'Angleterre en Guyenne, celui-ci lui donne une pension de 15 marcs. A côté de lui il y en a plusieurs autres, tel Simon de Vercers, qui a été probablement chanoine de Genève, curé de Fillinges, qui obtient un bénéfice en Angleterre en 1249, et qui en 1264 représente avec maître Arnaud le comte Pierre pour le recrutement des hommes d'armes destinés à combattre Simon de Montfort.

Malgré toutes nos recherches nous n'avons pas pu déterminer l'origine de Pierre Meinier; on ne trouve pas sa trace à la cour d'Angleterre. Il existe bien un *Petrus Mainardi* clerc, qui signe comme témoin un acte de 1254 en Guyenne, mais je n'oserais affirmer que ce soit le même. Il semble originaire des états de Savoie et a sans doute dû suivre Pierre dans ses déplacements. Son activité, nous l'avons vu, avait pour centre Chillon et le pays voisin du Léman. Mais Meinier n'était pas le seul à décider les constructions des châteaux, d'autres spécialistes étaient appelés et consultés. C'est là que nous trouvons la preuve de cette influence issue des provinces dépendant de la cour d'Angleterre.

<sup>1</sup> Franç. MUGNIER, *cit.*

Un certain Jean de Mesoz (Maysoz, Mesot), qui était originaire de Mesoz dans les Landes, est qualifié de *Magister ingeniorum* du roi d'Angleterre. Le 22 novembre 1253 le roi lui fait donner une robe, ainsi qu'à d'autres ingénieurs qui ont participé au siège de Benauge, de même les 28 mai et 15 août 1254. Le 25 septembre suivant, on doit lui donner sans retard les armes à Bordeaux, comme cela est d'usage pour tous

ceux qui viennent d'être créés chevaliers<sup>1</sup>. Les *ingeniatores* s'occupaient avant tout des engins de guerre et des machines de siège. Avec Mesoz se trouvaient à la cour Bertram, Guillaume de Axemuhe, clerc, qualifié de *custos ingeniorum*, et plusieurs autres, dont un Pierre dit le Bourguignon. D'après certains passages des comptes gascons, les ingénieurs devaient aussi diriger

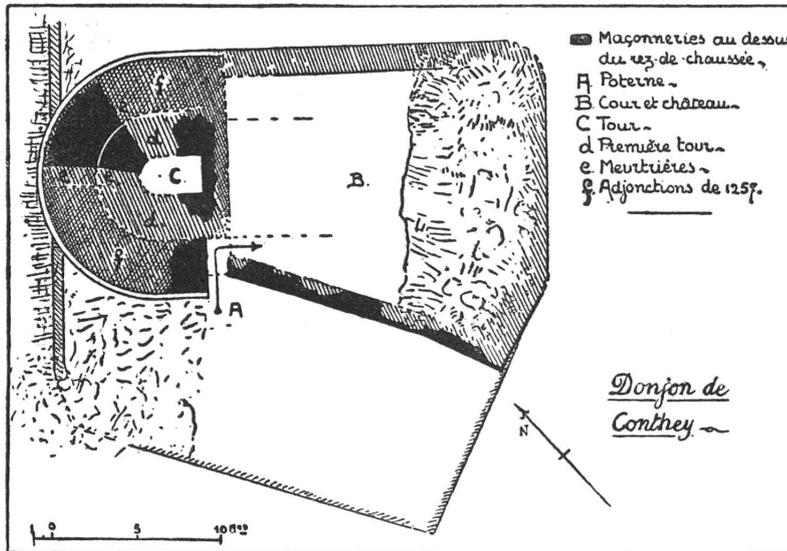


FIG. 8. — Donjon de Conthey (Valais).

des travaux de fortification et fonctionner comme architecte, car dans ces comptes on ne mentionne jamais des maîtres d'œuvres, mais seulement des ingénieurs; ils travaillent du reste à construire la chapelle de Meilhan (Milan)<sup>2</sup>.

Pierre de Savoie, qui avait vu Mesoz au travail, l'attache à son service, après les guerres de Guyenne. Dans les comptes de Chillon, vers Pâques 1262, nous lisons que pour réparer les digues du Rhône dans le Chablais, on indemnise les maîtres qui sont venus d'« outre Jura » pour exécuter ces réparations (*cum stipendiis magistrorum venentium de ultra jurim*), et à la suite figurent des dépenses relatives à maître Jean de Masot qui s'est rendu à Saillon pour « déterminer » l'emplacement de la tour alors en construction (*ad turrim de Sallon devisandam*). Dans le compte particulier concernant Saillon, on mentionne de nouveau les dépenses de maître Jean de Masot qui est venu pendant trois jours pour inspecter la position de la tour (*ad supervidendum ibi situm turris*).

En 1264, à la suite d'un prêt d'argent que des marchands florentins avaient consenti à Pierre de Savoie, celui-ci donne à maître Jean de Masou, pour une robe,

<sup>1</sup> *Rôles gascons*, Nos 2828, 3382, 3462, 3646.

<sup>2</sup> *Rôles gascons*, N° 3205.

la somme de 6 livres et 16 sous viennois <sup>1</sup>. On voit par ce passage qu'il l'avait toujours à son service pour surveiller des constructions militaires. Quelques années plus tard, dans le compte de 1267-1268 du bailli de Savoie à Montmélian, on donne 29 livres 19 sous et 6 deniers à Jean de Masouz qui demeure à Salins pour diriger les travaux du puits de Salins (*pro dictando opere putei de Salins*) <sup>2</sup>. Les travaux de maçonnerie étaient exécutés par Jacques, tailleur de pierres (*lathomus*). Il est donc certain que ce Gascon a, pendant plus de six ans, présidé aux travaux de fortifications et d'ouvrages commandés par le comte Pierre. Il était encore au service de son successeur en 1271-72 <sup>3</sup>.

Il fallait, en effet, aussi bien des qualités d'ingénieur que d'architecte pour diriger les chantiers militaires, il fallait aussi une connaissance approfondie de l'effet de l'artillerie, soit des engins nécessaires à la défense et l'attaque des places, il fallait connaître la résistance des matériaux, la position des ouvrages, l'emplacement des meurtrières, des champs de tir, des hourds, etc... Le chef des engins de guerre, principalement des balistes, a été pendant de nombreuses années un Radulphe, *magister Radulli ou Radulphi* qui, en 1257, est encore maître charpentier, et qui reparait dans les comptes jusqu'en 1267. Quant aux maçons et charpentiers ils sont presque tous du pays. Après la disparition de Meinier, on rencontre en 1266 Guillaume de Cossonay, Frankyni, Guillaume d'Oeseler, Jean d'Evian, Levet et Reinaud, charpentiers, qui reçoivent tous des robes pour leur travail. Ce Guillaume d'Oeseler (souvent lu par erreur Deseler), qui reparait fréquemment sous les formes diverses d'Oyseler ou Oeseler, devait venir de la Franche-Comté, d'Oiselay dans la Haute-Saône.

\* \* \*

*Particularités des donjons de Pierre de Savoie.* — Nous avons déjà cherché à établir la filiation et l'évolution des donjons circulaires de Pierre de Savoie. L'inspiration et les modèles qu'il a choisis sont empruntés surtout à la Gascogne et à la Guyenne.

*Position des donjons.* — L'implantation de ces tours est presque toujours semblable. Elles font partie de l'enceinte qu'elles dominant de leur masse. Ce ne sont que rarement des donjons isolés ou placés au centre du système défensif. Seules les tours de Langin et Feissons, qui ne faisaient pas partie des possessions directes du comte, font exception à cette règle. A Langin, le château existait déjà depuis fort

<sup>1</sup> DE WÜRSTEMBERGER, *cit.*, t. IV, N° 649.

<sup>2</sup> Le puits où l'on pouvait descendre par des degrés existait encore en 1866, dans les ruines du château. *Mém. Académie Val d'Isère*, t. 1, p. 349, sq.

<sup>3</sup> A cette date il fait l'estimation d'une colline (*serna*) près de Villeneuve. Compte de Chillon 1271-1272.

longtemps; le donjon, qui par ses dimensions restreintes n'est qu'une « guette », est un complément des fortifications préexistantes, et ne pouvait être placé ailleurs, vu la position topographique de la forteresse (fig. 9). De plus, ces tours ne sont pas destinées à l'habitation, mais bien à jouer le rôle de « réduits » pour la résistance ultime en cas de siège. Presque toutes occupent une position offensive, au point le

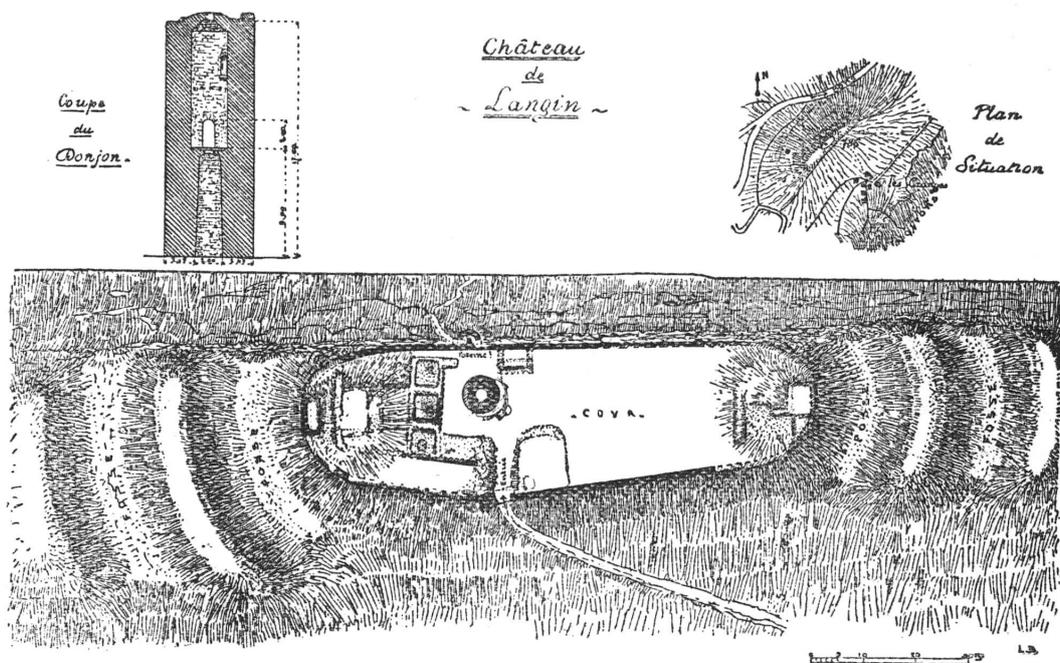


FIG. 9. — Château et donjon de Langin (H<sup>te</sup>-Savoie).

plus exposé de la place, ou vers l'entrée du château. Ainsi à Saillon, la « tour Bayart », le donjon, commande la crête qui mène au château proprement dit, elle domine l'entrée la moins bien défendue du bourg, à cause des dispositions du terrain. On voit cependant là que ce château n'a pas été construit d'un seul jet et la tour Bayart, à cheval sur l'enceinte, reste isolée derrière le château primitif. Sa position éminente, longuement étudiée, lui permet de rester en contact visuel avec les autres châteaux de la vallée du Rhône.

Cette dernière condition avait son importance, car on devait pouvoir signaler rapidement d'une tour à l'autre. Un passage plus tardif des comptes de 1354 nous en donne la preuve. Le bailli de Chablais visite les châteaux du Valais et donne des instructions aux châtelains de Conthey, Saillon, Saxon, Martigny et Saint-Maurice, au sujet des signaux de feu qu'ils devaient faire pour obtenir des secours dans les terres du comte, et s'opposer aux Valaisans rebelles (... *et castellanos Contegie, Sallionis, Saxonis, Martigniacci et Sti. Vaurici informavit super signa*

*ignis que per ipsos fieri debebant ad habendum succursum pro terra domini de Valesio contra valesienses rebelles*)<sup>1</sup>. Il est certain que le pays de Vaud était relié, d'un côté, au Chablais et au Valais, de l'autre, au Faucigny et au Genevois, et plus loin encore, par un réseau de signalisation, qui du reste s'est maintenu pendant l'occupation bernoise<sup>2</sup>.

A côté des donjons offensifs, certaines maîtresses tours n'étaient pas placées près de l'entrée ou du point le plus exposé, mais, par exception, au point le plus dominant, sur un rocher. C'est le cas à Bonneville et en partie à La Roche-sur-Foron. Encore dans ce dernier exemple le donjon commandait-il l'entrée du château.

Si, dans l'ensemble, on doit reconnaître des influences venant de l'étranger, il ne s'ensuit pas que les traditions locales aient été supprimées. En effet, il s'est passé à cette époque ce que l'on retrouve par exemple au XVIII<sup>e</sup> siècle. Des modèles étrangers ont été importés, mais ils ont été interprétés et exécutés par des constructeurs du pays, qui les ont adaptés à leur conception régionale. Les types nouveaux ont été réalisés par des maîtres maçons tout imprégnés de traditions romanes. Pour mieux saisir ces particularités nous allons analyser quelques détails se rapportant à ces tours.

\* \* \*

*Entrées.* — Comme à l'époque précédente, les entrées restent invariablement situées au premier étage. On y parvient, soit au moyen d'échelles en bois extérieures, soit par un pont-levis entre la tour et un mur d'enceinte voisin. Les traces de ces ponts sont visibles dans beaucoup de ces donjons; ils devaient pouvoir se rabattre contre la porte. Le donjon de Champvent présente, par exemple, les restes de la surface de rabattement destinée à recevoir le tablier du pont. Le plus souvent, on ne voit plus que les trous de boulins, où s'engageaient les poutres destinées à supporter ces passerelles légères. L'important était de pouvoir les faire disparaître rapidement au moment où l'attaque principale se portait contre la tour. Le niveau de ces entrées, qui est parfois très élevé, plus de 10 mètres à Orbe, est placé en moyenne aux deux-cinquièmes de la hauteur totale de la tour, non compris le crénelage; il n'est qu'aux deux-sixièmes dans les tours très élevées. Dans deux des plus anciens donjons, Langin et Orbe, l'entrée est à peu près à mi-hauteur, crénelage non compris.

Derrière le vantreau de la porte, pour rendre l'enfoncement plus difficile, on plaçait un madrier solidement engagé dans la paroi; on voit encore le dispositif des mortaises prévues dans ce but dans diverses tours, entre autres à Saillon et

<sup>1</sup> Victor VAN BERCHEM, « Guichard Tavel, évêque de Sion », *Jahrbuch für schweizerische Geschichte*, t. XXIV, p. 323.

<sup>2</sup> E. CLOUZOT, « La carte de J.-C. Fatjo de Duillier », *Genava*. XII. p. 245 sq.

à Lucens. Le passage d'entrée est généralement rectiligne, il n'est coudé qu'à Martigny et à Romont. Le dessin de la porte est le plus souvent celui d'un cintre, sans moulures, ou bien il est droit avec deux consoles. Ce dernier type se rencontre quand le passage d'entrée n'est pas voûté, mais soutenu par des dalles horizontales, comme c'est le cas à Bonneville. Je ne connais que deux exemples de portes avec arc en tiers-point, à Feissons et à Montagny, sans doute ouvrages de la dernière période.

\* \* \*

*Escaliers.* — Nous avons déjà indiqué les tours qui sont pourvues d'escaliers intérieurs en pierre. Même dans des donjons importants ils sont remplacés par des échelles de bois. Presque partout, ce sont des escaliers à rampe droite ménagés dans l'épaisseur des murs, alors que dans l'architecture proprement française on n'utilisait déjà plus que des escaliers en vis à noyau central. Font exception Champvent, Lucens et Feissons; ici encore, c'est la tradition romane qui a prévalu. Ces escaliers débouchent latéralement sur le couloir d'entrée, sauf à Orbe qui a une entrée particulière pour l'escalier. Nous avons le même type à Benauges et dans une tour secondaire du château de Najac. Aux étages supérieurs les départs d'escaliers se font le plus souvent au-dessus du couloir d'entrée du premier, mais ils sont quelquefois coudés, comme à Saillon, pour faciliter la défense d'un étage à l'autre, et pour égarer l'assaillant qui aurait pû pénétrer au premier. Remarquons que l'usage de construire des escaliers en rampe droite s'est maintenu très tard, puisque la tour d'Hermance, qui n'a été élevée qu'en 1338-1339 par le dauphin de Viennois, a le même dispositif<sup>1</sup>. Ces escaliers sont très étroits et ne permettent pas le croisement de front de deux personnes.

\* \* \*

*Voûtes.* — Pour les tours de la première période, nous l'avons vu, une voûte sépare le rez-de-chaussée de l'étage d'entrée, soit du premier. Seule la tour du Crédoz a la voûte au-dessus de l'étage d'entrée (*fig. 10*). Ces voûtes sont construites en calottes sphériques, avec assises horizontales, le plus souvent avec des matériaux légers, fréquemment des tufs. Au centre, dans un anneau en pierres appareillées, une ouverture met en communication les deux étages. Sans doute, elle permettait non seulement un accès au moyen d'une échelle, mais elle livrait passage à un treuil pour descendre les provisions ou les projectiles. Plusieurs tours, même à la deuxième période, ont des voûtes supérieures, supportant la terrasse du couronne-

<sup>1</sup> L. BLONDEL, « Quelques villeneuves ou bourgs neufs du XIII<sup>e</sup> siècle », *Bulletin Soc. d'Hist. et d'Arch. Genève*, t. V, p. 327.

ment. L'état de dégradation de la plupart de ces édifices, où il manque l'étage supérieur, ne permet pas de voir si ce système était général. Mais ce qui est certain, c'est que jamais, sauf dans des châteaux plus tardifs comme Champvent et Morges, on n'a employé le principe français des voûtes à tous les étages<sup>1</sup>. A Langin, nous l'avons dit, la voûte supérieure est en forme de clocher pyramidal, sans doute surmonté d'un cône maçonné comme à Orbe, où l'exemple est complet. A Martigny, cette voûte, qui repose sur une croisée d'ogives, date des réparations de 1281.

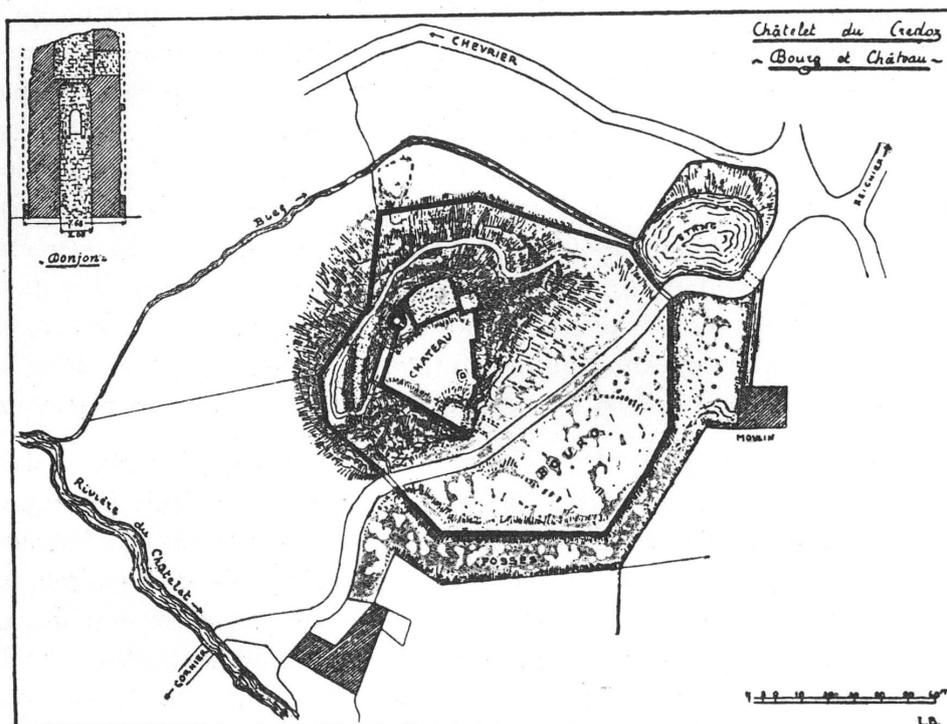


FIG. 10. — Châtelet du Crédoz, bourg et château (H<sup>te</sup>-Savoie).

Ces couronnements coniques en maçonnerie semblent avoir été très en usage dans notre pays; on les retrouve bien plus tard dans les tourelles du château de Vufflens à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Les trois tours circulaires de la Tarentaise sont voûtées à leur partie supérieure, mais sans pyramide conique.

A la Bâthie, la plus ancienne, c'est une voûte en calotte; à Feissons c'est un arc en tufs, posés en assises horizontales; à la tour de Rochefort, il ne subsiste que le départ de la voûte. A la place de voûte, il n'y avait qu'un plancher, quelquefois pavé de briques et de dalles; c'est le cas à Lucens, exemple tardif, qui ne devait pas posséder un toit. Mais l'habitude voulait, soit un revêtement conique en maçonnerie,

<sup>1</sup> Cette appréciation ne concerne que les donjons, car à Chillon nous avons des tours d'enceinte voûtées aux étages.

soit un toit recouvert de tuiles en bois ou bardeaux. Les comptes mentionnent régulièrement les réparations de ces toits. On fixait ces planchettes de bois, *scinduli*, au moyen de fiches de même nature, *clavini*. Exceptionnellement, la couverture des toits était faite de petites tuiles en pierre, dont nous en avons un exemple au château d'Arlod <sup>1</sup>.

\* \* \*

*Étages.* L'étage inférieur ou rez-de-chaussée n'était le plus souvent qu'un cul de basse-fosse, sans jour direct, de façon à ne pas affaiblir les maçonneries en cas de minage. Si beaucoup de ces locaux ont servi de cachot en période de paix, ils étaient surtout destinés à contenir les provisions et les projectiles. Au moyen d'un treuil on pouvait faire monter ces réserves aux étages supérieurs. Dans plusieurs de ces tours, le fonds était maçonné en forme de cuvette (par exemple à Saillon), pour servir de citerne alimentée par les eaux pluviales. L'alimentation en eau étant un des graves problèmes pendant les sièges prolongés, il est compréhensible que, dans les réduits isolés sur des rochers arides, on ait utilisé ce système. On ne trouve que rarement des puits se prolongeant jusqu'aux étages supérieurs; c'est le cas à Lucens. L'usage en était plus développé en France. A Martigny il y avait un réservoir.

*Le premier étage ou étage d'entrée.* — Cette pièce était dans la plupart des tours la principale, celle où se tenaient les hommes de garde. Elle était pourvue d'une cheminée et éclairée par des meurtrières aux vastes embrasures, qui formaient de véritables chambres dans l'épaisseur des murs. Le manteau de la cheminée pouvait être supporté par des corbeaux en pierre, mais plus fréquemment par des grosses poutres. Partout règne la plus grande simplicité, il n'entre aucun élément de décoration dans ces salles. Des enfoncements dans la maçonnerie, appelées « cavettes », permettaient d'y placer des lampes. Autant qu'on peut le savoir, de simples cadres de bois, supportés par quatre pieds, comme on en voit encore dans les chalets d'alpage, servaient de lits de camp pour la garnison. S'il y avait des clefs en fer, souvent citées dans les comptes, beaucoup de serrures étaient en bois <sup>2</sup>.

On peut voir encore des exemples de ces serrures en bois dans nos montagnes où l'usage s'en est maintenu jusqu'à nos jours (*fig. 11*). Du reste la plupart des objets et ustensiles étaient confectionnés dans du bois.

*Autres étages.* — Au-dessus, venaient deux ou trois étages sur planchers. Les madriers supportant ces planchers étaient de dimension importante, jusqu'à 42 cm. de section (Martigny), très rapprochés les uns des autres ou entrecroisés,

<sup>1</sup> Comptes des châtelains d'Arlod, 1343-1344.

<sup>2</sup> Nous donnons ici un exemple de serrure en bois relevé au « Zoc » sous Chandolin (Val d'Anniviers), dans une habitation du XVI<sup>e</sup> siècle.

quelquefois en deux rangs superposés. Ils étaient destinés à supporter de gros poids, et on devait pouvoir y accumuler des projectiles. Par les comptes nous savons qu'on les recouvrait de « marin » et de terre. Cette pratique était destinée aussi à combattre les incendies. Ces étages supérieurs pouvaient être utilisés pour l'habitation de la garnison et des guets, ils étaient pourvus de latrines. A Bonneville, ces latrines se trouvaient à l'étage d'entrée, à Martigny au deuxième et dans l'épaisseur du mur, à Saillon elles sont disposées au troisième au-dessus du rez-de-chaussée. Les latrines intérieures sont rares, dans la règle elles étaient construites en encorbellement à l'extérieur du mur de la tour. Le plus souvent, la partie saillante était entièrement en bois, mais par exemple à Saillon, à Saxon, à Châtel-Argent, toute cette avance était en maçonnerie, supportée par des corbeaux de pierre. Ces latrines, qui sont placées sur des faces exposées, pouvaient certainement, en cas de siège, servir d'assommoir et d'ouvrage de défense. A Saillon la planche percée, restée en place, indique nettement l'utilisation de cette petite annexe.

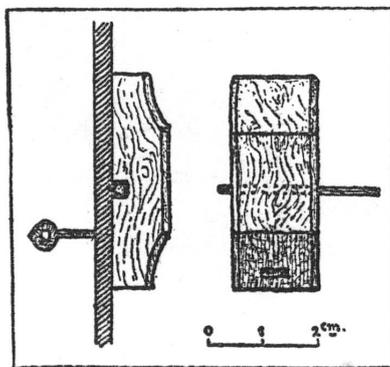


FIG. 11. — Serrure en bois.  
Val d'Anniviers.

\* \* \*

*Meurtrières ou archères.* — A partir du premier étage, des archères fortement ébrasées à l'intérieur éclairaient les étages ; il y en avait généralement deux, rarement trois par étage. L'archère type, à l'époque de Pierre de Savoie, se composait de deux parties. Une première chambre rectangulaire, souvent un trapèze, ouvrait sur la salle intérieure par un arc en cintre surbaissé et voûtée, puis venait l'archère proprement dite, en retrait, en partie couverte par des dalles. Les escaliers étaient aussi pourvus d'archères plus modestes, ou de simples canaux d'aération. Les bancs en pierre pour les archers font généralement défaut, on en voit un unilatéral au donjon de Bonneville et à la Rochette dans le Chablais <sup>1</sup>.

Il faut admirer avec quel soin ces archères ont été disposées aux divers étages, de façon à alterner et battre par leur champ de tir certaines parties du pourtour de la défense. Encore ici, Saillon peut être cité en exemple, pour la manière habile dont les archères sont placées ; on voit bien qu'elles ont été prévues par un maître de l'art (*fig. 12*). Toutes celles de cette époque sont à leur extrémité de simples rainures très allongées. Ce type s'est perpétué jusqu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, par

<sup>1</sup> Voir *fig. 13*, donjon de Bonneville.

exemple à la grosse tour de Rolle<sup>1</sup>. Cet allongement, caractéristique des archères du midi de la France et de la Guyenne, permettait un meilleur tir plongeant. Dans plusieurs donjons, Bulle, Estavayer, Champvent, Montagny, nous voyons apparaître l'archère en croix. On sait que cette disposition est née dans le Maine, en Guyenne,

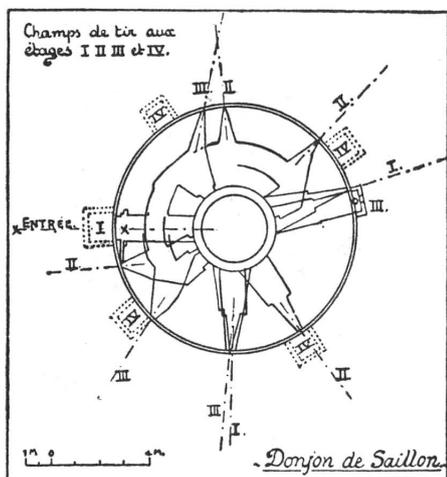


FIG. 12. — Champs de tir au donjon de Saillon.

au Poitou, pour permettre aussi bien le tir à l'arc à la volée que le tir à l'arbalète. Cette modification provient du fait que les Anglais ont employé l'arc bien avant les Français et l'ont introduit dans leurs possessions. Viollet-le-Duc estime que ces archères en croix ne se sont généralisées en France qu'au XIV<sup>e</sup> siècle, mais nous pouvons penser que, vu les influences dont nous avons parlé, elles ont pu être introduites dans notre pays dans le dernier quart du XIII<sup>e</sup> siècle. Cependant on ne les trouve pas à la Tour-de-Peilz, ni au château de St-Michel-du-Lac, qui est de 1289. Mais ce n'est pas une objection, car même au XIV<sup>e</sup> siècle, l'archère en croix n'a pas été utilisée dans toutes les constructions

militaires. Enlart affirme aussi qu'en Gascogne on les avait introduites à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle.

Souvent le problème se pose de savoir si les archères n'ont pas été modifiées plus tard, ce qui pouvait s'exécuter sans entailler le gros œuvre ni l'embrasure intérieure. Il faudrait, dans chaque cas, examiner de très près les monuments, pour en décider. Certaines tours ont été commencées, puis le travail s'est ralenti et la finition ne s'est faite que longtemps plus tard; enfin, beaucoup de ces ouvrages ont été transformés ou complétés à plusieurs reprises. Notons encore qu'à Lucens les archères sont surmontées d'une rainure plus étroite, d'un type rare, pour permettre le tir à grande volée.

\* \* \*

*Défenses supérieures des tours.* — Les défenses supérieures étaient constituées par les créneaux et les galeries en bois extérieures ou hourds. Malheureusement la plupart des tours n'ont plus leur couronnement ancien, qui est ruiné, ou qui a subi des modifications postérieures. Une des dispositions les plus curieuses est celle que l'on constate à Saillon. Au lieu d'une galerie de hourds, presque continue, ceignant tout le haut de la tour en avant du parapet, on relève la trace de quatre

<sup>1</sup> A. NAEF, « Château de Rolle », *Revue hist. vaudoise*, 1903, p. 23.

assommoirs séparés, qui faisaient saillie; ce sont donc des hourds discontinus qui permettaient le croisement des tirs aux angles, comme l'a démontré M. Naef, qui se demande aussi s'il n'y en avait pas deux rangées, l'étage supérieur étant placé au-dessus des intervalles de la rangée inférieure. Par ce moyen on pouvait battre tout le pied de la tour. Je crois plutôt à une unique rangée, ayant l'aspect d'échauguettes ou « échiffes », dont parlent souvent les comptes pour toutes les tours. Ces échiffes servaient aussi bien aux défenseurs qu'aux guetteurs. On mentionne fréquemment ces guettes en bois, souvent démolies par les orages et les grands vents. Dans la plupart des tours, le hourdage est continu, ou occupe le front le plus exposé. A Orbe les trous des poutres indiquent encore bien leur emplacement. Du reste, beaucoup de ces ouvrages en bois n'étaient pas permanents, on les mettait en place quand la guerre menaçait. Je ne puis énumérer toutes les constructions où ces restes sont encore visibles; à Langin on les voit encore très bien, il en est de même à la tour à Boyer de Romont. A la Rochette en Chablais, le donjon devait aussi posséder deux bretèches. Ce n'est que beaucoup plus tard que l'on remplaça les hourds en bois par des consoles en pierre, soit des mâchicoulis, mais cette modification ne fut point générale et chez nous les hourds persistèrent jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle. Il est probable que plusieurs de ces constructions en bois provisoires furent remplacées par des ouvrages fixes, moitié en bois, moitié en matériaux légers (torchis, briques, tuf, etc...), et c'était sans doute le cas à Saillon. Quelques-unes de ces bretèches, au couronnement des tours, sont utilisées pour des latrines, et ressemblent étonnamment à celles que l'on voit à la même époque en Syrie <sup>1</sup>. A la tour de Lucens apparaissent un premier essai de mâchicoulis très peu saillants et les restes d'une tour de guet, au-dessus de l'escalier à vis. La plupart de nos donjons ont eu leur couronnement modifié ou complété aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. En place d'un crénelage donnant sur les hourds apparaissent des fenêtres arrondies, qui ferment complètement la terrasse supérieure et en font un véritable étage, entièrement recouvert par le toit. Estavayer, Yverdon, Bulle, Oron, entr'autres, prennent cet aspect; à Romont le couronnement a disparu. Les tours de Tarentaise ont mieux conservé leur crénelage, ainsi que les tours d'Aoste et de Châtel-Argent. Les créneaux dans ces derniers exemples alternent régulièrement (huit en moyenne), tandis qu'à Saillon et à Orbe il n'y a que quelques passages pour se rendre aux hourds. L'aspect de ces donjons devait être fort différent de celui qu'il présente de nos jours, car toute la superstructure et la garniture des hourds (appelés chez nous coursières) ont maintenant disparu.

\* \* \*

<sup>1</sup> MAX VAN BERCHEM, « Voyage en Syrie », *Mémoires de l'Institut français d'archéologie au Caire*, 1913-1915, 2 vol. fol., p. 143 sq.

*Construction.* — On retrouve dans les comptes des châtelains les contrats de construction pour deux tours, celle de Saillon en 1261 et celle de Saxon en 1279<sup>1</sup>. Il y est prévu le diamètre, le vide des étages, la hauteur totale de l'ouvrage. M. Naef avait attiré l'attention sur le mode de construction de quelques-unes de ces tours<sup>2</sup>. On les élevait au moyen de plans inclinés hélicoïdaux. Les trous de boulins, destinés aux supports en bois des échafaudages, sont en effet visibles dans plusieurs donjons. Ce système, décrit en détail par Viollet-le-Duc et employé à Coucy vers 1230, nous vient de France, mais il n'est pas d'un usage général. On le distingue très bien à Saillon, Martigny, Saxon, Châtel-Argent, Montagny, peut-être au Châtelet du Credo, il ne se rencontre pas ailleurs. La mesure employée à l'époque de Pierre de Savoie est le pied, qui d'après M. Naef serait de 0 m. 28. Pour les surfaces de maçonnerie, on les calculait en toises linéaires.

Jusqu'à cette époque, on employait pour l'extérieur des maçonneries le petit appareil, constitué de moellons, le gros du mur formant un blocage de cailloux roulés de rivière. La tour de Langin est encore construite avec un appareil semblable de tradition romane. Ensuite on a adopté pour les parements un appareil moyen, souvent très soigné, légèrement crépi, avec assises régulières, sauf pour la base où les pierres choisies sont plus importantes. Mais cette règle subit nombre d'exceptions, et dans beaucoup de régions on a utilisé le matériel qu'on avait sous la main. Ainsi à Bonneville l'appareil est beaucoup plus gros, constitué par des blocs de schistes durs trouvés aux environs. Les tours de La Roche et du Credo étaient revêtues de quartiers en roche bleuâtre de grand appareil, très bien assisés, recouvrant le blocage ordinaire. A Feissons, le bas est en moellons ordinaires et au-dessus en moellons smillés, posés par rangs, sur lit de carrière. A Aoste, l'appareil est aussi assez grand, mais avec des cordons de pierres, placés à différentes hauteurs, rappelant les cordons de briques. A mesure qu'on se rapproche du XIV<sup>e</sup> siècle, on recourt à des revêtements plus soignés avec des pierres de tailles. A Bulle, le bas, qui est plus ancien, est en moellons, mais tout le reste en tailles; Estavayer, Lucens, Montagny ont de beaux revêtements réguliers en grand appareil. Par contre, à Saxon, qui est de la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, on a conservé le moellon ordinaire avec crépissage. Dans plusieurs cas, les comptes l'indiquent, on a revêtu après coup une tour ancienne d'un parement nouveau en taille.

\* \* \*

<sup>1</sup> Compte de P. de Sessions, châtelain de Saillon, 1261-1262; compte de Guidon Bonard, châtelain pour Saxon, du 13 oct. 1279-12 mars 1280. On retrouve ce dernier contrat comme pièce comptable annexe sur parchemin, dans le compte de Guillaume de Conon et Pierre de Monthey, châtelains de Sembrancher en 1279, publ. par CHIAUDANO, *Bulletino storico Bibl. Subalpina*, 1927, cit. t. XXIX.

<sup>2</sup> A. NAEF, *cit.*, Saillon, p. 421.

*Les talus des tours.* — Nous avons déjà indiqué qu'à partir de la deuxième période les constructeurs ont pourvu les tours de talus importants. Cette mesure avait deux buts, rendre le minage des murs plus difficile, permettre le ricochet des projectiles lancés du haut des hourds. L'assaillant ne pouvait approcher jusqu'au pied de l'ouvrage même, sans être très visible; on évitait ainsi tout angle mort pour les tirs. Ces talus se sont même accentués dans la dernière période, pour renforcer la maçonnerie, devenue moins épaisse aux étages supérieurs.

La circonférence intérieure des tours n'a pas toujours le même centre que la circonférence extérieure, il y a même d'assez fortes différences; les maîtres d'œuvre disposaient le tracé de l'ouvrage de façon à donner une maçonnerie plus épaisse du côté qui était le plus exposé à l'attaque. Ce principe est le même que celui des tours avec éperon. Dans les donjons d'Orbe, d'Oron, de la Rochette en Chablais, de Bonneville, de Clermont, ce tracé non concentrique est très sensible.

\* \* \*

*Châteaux de plaine.* — Nous nous sommes principalement attachés à décrire la forme et l'évolution des donjons circulaires, ainsi que la position des châteaux de montagne. Pierre de Savoie, pour les forteresses en plaine, a introduit systématiquement le plan des « bâties » carrées avec tour à chaque angle. En ceci il se conformait à l'usage courant dans les pays voisins, particulièrement en France. Du reste, ce type remonte à l'antiquité. Le donjon n'est que la tour la plus élevée et la plus importante, à l'un des angles, sa structure est semblable à celle du donjon de montagne, mais sa masse domine moins la forteresse qu'en terrain accidenté. Son premier essai est celui du château d'Yverdon (1261-1262), véritable « château d'eau », que les Allemands appellent « Wasserburg ». A la même date il complète Romont, qui est aussi un château régulier. De la même famille dérivent Bulle, Champvent, Estavayer, Morges (vers 1285) et partiellement Rolle (cité en 1294), qui a une forme triangulaire<sup>1</sup>. Ces bâties deviendront encore plus nombreuses dans le Genevois au XIV<sup>e</sup> siècle. Nous ne parlons intentionnellement pas de Chillon, qui a des origines plus anciennes, où l'on retrouve beaucoup d'ouvrages de l'époque de Pierre de Savoie, mais qui n'a pas modifié son donjon quadrangulaire. Il en est de même du château de Grandson, qui a des tours circulaires du XIII<sup>e</sup> siècle, mais qui ne possède pas de véritable donjon<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Nous ne donnons pas une description détaillée du château de Morges, très remanié, qui est une copie tardive d'Yverdon, avec tours et bâtiments voûtés, ni de Rolle. Pour Morges: A. DE MOLIN, *Gazette de Lausanne*, 20 février 1913 et Notes mss. de M. Naef aux Archives Monuments historiques Vaud. Pour Rolle: A. NAEF, *Revue hist. vaudoise*, 1903. Donjon à plan elliptique (diamètre sans les talus, 11 mètres et 12 mètres; épaisseur totale des murs, 5<sup>m</sup> 50), période III, voûte inférieure, forts talus de 0<sup>m</sup> 80.

<sup>2</sup> Pour Grandson: Victor-H. BOURGEOIS, *Au pied du Jura*, 1906, p. 126 sq. Il y a certainement des tours contemporaines de la période I, entr'autres la tour circulaire de l'Est voûtée en demi-sphère.

\* \* \*

*L'architecture.* — L'architecture militaire du XIII<sup>e</sup> siècle, influencée par Pierre de Savoie, est, nous l'avons vu, d'une extrême simplicité. Il n'y a pas de décor inutile, de détails purement ornementaux, au moins dans les donjons. Alors qu'en France et aussi en Guyenne, malgré la nudité des ouvrages militaires, il n'est pas rare de voir des tours avec des retombées de voûtes décorées, des portes moulurées, il n'existe rien de semblable dans notre région. Il est certain cependant que dans les chapelles et les locaux d'habitation il y avait plus de recherche, excluant pourtant tout ce que nous désignons sous le nom de confort. Ce qui fait la beauté et l'impression de puissance de ces édifices, c'est la proportion générale des masses par rapport aux ouvertures. L'équilibre des diverses parties, absolument adéquat aux nécessités de la défense, leur donne un aspect tranquille et fort, qui s'allie admirablement aux formes du paysage. Ces donjons font corps avec la nature, il semble qu'ils en ont toujours fait partie.

\* \* \*

*Dénomination des tours.* — Si nous avons employé le mot de donjon pour qualifier les principales tours des châteaux, il ne faut pas croire que ce terme fut employé généralement dans notre pays au XIII<sup>e</sup> siècle. L'expression de donjon désignait ordinairement la tour, avec la défense annexe, soit, dans les châteaux importants, la division fortifiée qui formait la dernière défense de toute la forteresse. A Conthey, le mot donjon est employé pour la tour principale, avec tout le réduit de murs voisins.

Ordinairement, les comptes des châtelains parlent de la « grande tour », de la « tour haute », quelquefois de la « grosse tour », aussi de « la tour » tout court. Il arrive qu'on la désigne encore sous le nom de tour de la guette (*gahitee*), parce que, au haut de la tour, il y avait une petite construction en bois pour abriter le guet. Enfin certaines tours avaient des noms. Au Credoiz elle est appelée une fois la « tour blanche » et, dans deux châteaux, elle est dénommée la « tour Bayart ». C'est le cas à Saillon et à Champvent, pour la tour des archives. Nous avons cherché à déterminer l'origine de cette appellation et nous donnons ici celle qui nous semble la plus plausible. Ducange nous dit que *bayeta* est synonyme de *gayta*, dérivé du vieux français « bayer », inspecter, garder. La bayete est le gardien, le guet, qui observe du haut de la tour<sup>1</sup>. Par extension une tour bayart est celle où on fait le guet, c'est la « tour gardienne ». Ceci implique la grande différence que nous avons indiquée au début

<sup>1</sup> Ces guets avaient à leur disposition des cors ou cornets pour les signaux. A Arlod ils étaient en terre cuite (*In duobus cornetis de terra pro gaytia castri de Arlo*). Comptes de 1346-1347.

de cette étude entre le donjon français et la grande tour, qui servait principalement pour le guet, et que l'on trouve dans le sud de la France comme dans notre pays de montagne. Ajoutons que la salle principale de la tour, au premier, est toujours qualifiée de *aula turris*, soit « la salle », celle où la garnison se tenait. Les planchers sont appelés *sola*, *solanum seu trabatura*, et les cachots pour les prisonniers, installés dans la tour, *raterii*, ratiers. Les échauguettes sur la tour, en général de bois, s'appelaient *beeta*, *baeta*, *eschifa*, *escheifa*, *garita*; les constructions en encorbellement, comme les latrines, *bertracla*, *bercla*, *bertracha* ou *mueta*. Les *muete* étaient souvent en maçonnerie, et plus particulièrement placées sur les courtines, avec les *chafalli*, en bois. Disons encore qu'en langage populaire beaucoup de châteaux s'appelaient la « poype » ou le « barrioz »; l'éminence sur laquelle ils étaient placés était le « moulard » ou « moulard »; les châteaux réguliers étaient qualifiés de « bâties ».

\* \* \*

*Conclusion.* — Les comptes du moyen âge pourraient nous offrir maints détails sur l'organisation et l'architecture des châteaux, la vie qu'on y menait, l'organisation des gardes et des guets. Dans cette étude nous n'avons voulu que décrire l'évolution des donjons circulaires et leurs particularités sans entrer dans le détail des autres éléments du château. Nous avons laissé de côté ce qui concerne l'habitation seigneuriale, en grande partie construite en bois, qui a suivi une forme traditionnelle très ancienne, jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, avec ses galeries extérieures ou « loges », précédées d'un perron. Intentionnellement, nous ne parlerons pas des détails concernant les portes d'entrée, des tours d'enceinte secondaires, des courtines et des braies ou barbicanes. Là aussi, Pierre de Savoie a utilisé des conceptions nouvelles pour le pays, qui font partie de l'évolution générale de l'art militaire, mais elles sont moins frappantes que pour les donjons.

On reste convaincu de l'unité d'action dans l'œuvre de Pierre de Savoie, cet homme à la fois diplomate et grand militaire, disposant de moyens financiers importants, dont la politique énergique a fait de la Savoie un état prospère au centre des Alpes. Il arriva tard au pouvoir, son activité ne s'est étendue à toute la Savoie que de 1250 à 1268. Lorsqu'il mourut le 19 mai 1268 dans sa forteresse de Pierre-Châtel à l'âge de 65 ans, après une vie remplie d'aventures et de voyages, il laissait à ses successeurs un héritage riche en promesses et en possibilités. La règle de sa vie fut bien conforme au dicton populaire <sup>1</sup> qu'il énonça lui-même dans une lettre de 1264: « Qui est garniz non est vinz ».

\* \* \*

<sup>1</sup> Victor VAN BERCHEM, « Les dernières campagnes de Pierre II, comte de Savoie, en Valais et en Suisse », *Revue hist. vaudoise*, 1907, t. XV.

*Répertoire des donjons circulaires.*

Nous donnons en annexe un aperçu résumé des donjons construits par Pierre de Savoie, ou qui ont subi son influence. Il est certain que la liste n'en est pas complète, car nous n'avons pas pu visiter tous les anciens états savoyards.

*Aoste, tour Béatrice ou Bramafan.* — Cette importante tour appartenait aux vicomtes d'Aoste, les de Challant. Elle est construite sur le bastion oriental de la porte romaine de la ville (*porta principalis sinistra*). On a quelquefois daté cette tour du XII<sup>e</sup> siècle, mais c'est une erreur. La maison forte des Challant existe dès la fin du XI<sup>e</sup> siècle et les murs en quadrilatère, qui rejoignent la tour, montrent des fenêtres romanes du début du XII<sup>e</sup> siècle, mais la tour est plus tardive. Les Challant, qui avaient aussi des fiefs dans le Valais, furent constamment en lutte avec d'autres seigneurs d'Aoste et nous savons que Thomas II, en 1253, vint dans cette ville pour faire cesser la guerre entre Aymon de Challant et Jaques du Quart. Les seigneurs du Quart avaient détruit « les tours et maisons » du vicomte dans les limites de la cité et pour cela avaient été mis à ban par le comte de Savoie<sup>1</sup>. Pierre de Savoie arrive à Aoste en 1263; il est investi du duché, et pour établir son bailli il acquiert la tour N.-E. de la ville (tour du bailliage); le titre de vicomte détenu par les Challant devient honorifique<sup>2</sup>. En 1271 commence une nouvelle guerre entre Aymon de Challant et le bailli uni à Jaques du Quart, puis les hostilités renaissent en 1294. Les Challant conservèrent la tour de Bramafan jusqu'en 1295, date à laquelle ils échangèrent cette propriété et la Tour Neuve avec les droits du vidomnat contre la seigneurie de Montjovet, dépendant du comte de Savoie<sup>3</sup>. Il faut placer cette construction après les destructions de 1253 (la tour Bramafan et la tour Neuve étaient leur deux maisons fortes dans la cité) et avant 1263, époque de la main-mise sur le vidomnat par le comte Pierre et de son acquisition de la tour du bailliage. Je ne pense pas que les Challant auraient pu faire construire une tour semblable, en opposition au bailli et au comte, après cette date.

Ce donjon, bien conservé, est un excellent exemple du début de la période II, sans voûtes, avec planchers, crénelage à huit divisions avec archères, parement en taille soignée, assises dessinant des cordons<sup>4</sup>.

*Boège, Rochefort (Haute-Savoie).* — Ce château très ancien, berceau de la famille de Boège, possède à l'angle sud de son enceinte une tour circulaire avec

<sup>1</sup> Archives de Turin. Cité et duché d'Aoste, mazz. I, n° 15; mazz. II, nos 5,10. L. CIBRARIO, *Storia di Savoia*, t. II, p. 81; DE WÜRSTEMBERGER, *cit.*, t. III, p. 336.

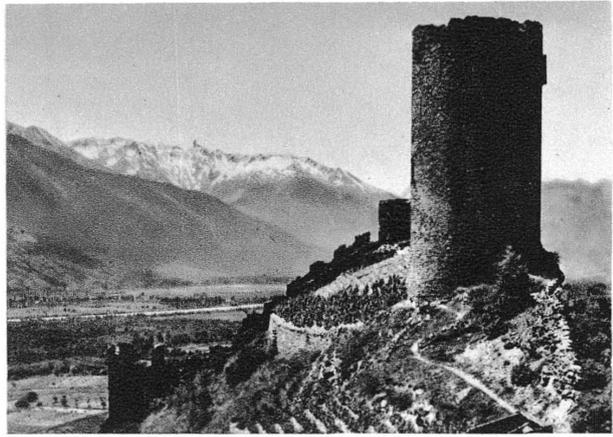
<sup>2</sup> De WÜRSTEMBERGER, *cit.*, t. IV, nos 617 A, 633 A.

<sup>3</sup> *Soc. Académique du duché d'Aoste, Bulletin* 20, 1913, p. 153.

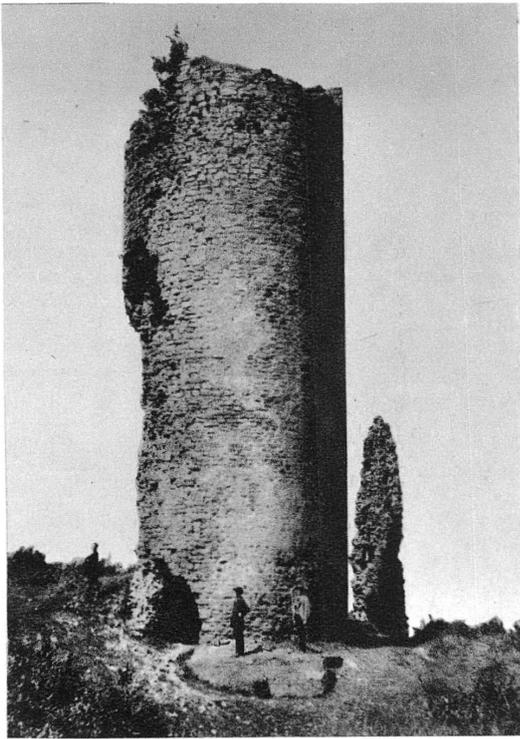
<sup>4</sup> Nous avons pris le relevé dans les Archives des monuments historiques du Piémont. Il existe aussi à Nus, près d'Aoste, deux châteaux, dont la « maison de Pilate », qui ont des tours circulaires, certainement du XIII<sup>e</sup> siècle.



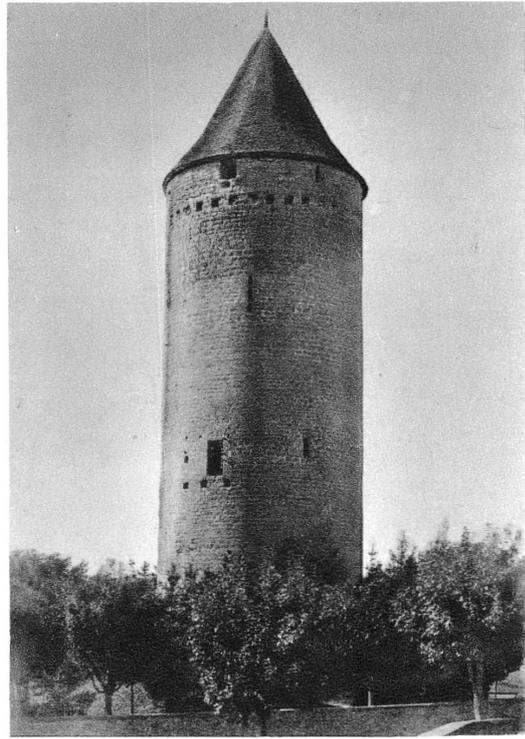
1



2



3



4



5



6

Pl. XIV. — 1. Châtel-Argent (Aoste). — 2. Saillon (Valais). — 3. Langin (Hte-Savoie). — 4. Romont, Tour à Boyer (Fribourg). — 5. La Rochette, près Lully (Hte-Savoie). — 6. Châtelet du Credo (Hte-Savoie).



voûte inférieure de la première période ; les étages supérieurs ont disparu. Cette place forte dépendait du Faucigny <sup>1</sup>.

*Bonneville* (Haute-Savoie). — Ce bourg avec château, en terre de Faucigny, a été construit par Pierre de Savoie, avec le consentement d'Agnès de Faucigny, sa femme. Il portait d'abord le nom de Tusinge (Toisinge). Agnès de Faucigny déclare en 1262 que son mari a fait construire la localité de Tusinge, à laquelle on accorde des franchises la même année <sup>2</sup>. Bonneville possède deux tours cylindriques, dont le donjon. Au donjon, la voûte inférieure a disparu, mais on en voit les traces ; par contre, dans la tour d'enceinte qui lui fait face, la voûte en calotte inférieure est bien conservée. Ces tours n'ont pas d'escaliers dans les murs, elles sont toutes les deux tronquées ; au donjon, l'étage du couronnement, et à l'autre tour deux ou trois étages, manquent. Elles sont typiques de la période I et doivent dater de quatre ou cinq ans avant 1262, comme le Credoiz voisin, un peu plus ancien. La grosse tour n'est pas vers l'entrée, mais commande le point culminant de la position, qui est en forme de quadrilatère allongé. Assez gros appareil, mélange de boulets et de schistes durs. Donjon : au premier étage, archères avec banc latéral, traces de cheminée, couloir de latrines, primitivement quatre étages, rez-de-chaussée compris (fig. 13).

*Bulle* (canton de Fribourg). — Château régulier, sur plan quadrangulaire, dépendant de l'évêque de Lausanne, au début en contestation avec le comte de Gruyères. Le donjon, qui est un des plus grands du pays, commande l'entrée du bourg. On a attribué sa construction à Saint Boniface, évêque de Lausanne (1230-1239), mais c'est une erreur, car il est dit qu'il fait faire à ce moment les murs de Bulle (*fecit fieri muros de Boulle*), ceux du bourg <sup>3</sup>. L'évêque et le comte de Gruyères étaient sous l'influence du comte Pierre. Rodolphe III de Gruyères reçoit un bénéfice en 1246 en Angleterre. M. le professeur Zemp estime que la tour remonte à l'époque

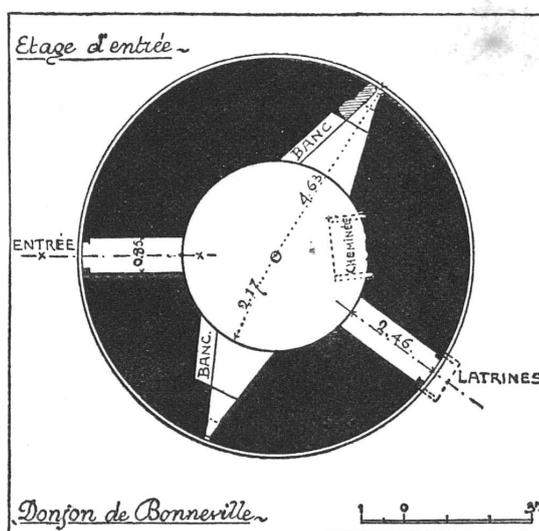


FIG. 13. — Donjon de Bonneville, étage d'entrée.

<sup>1</sup> L. BLONDEL, « Quelques châteaux peu connus des environs de Genève », *Bulletin Soc. d'Hist. et d'Arch. Genève*, t. V, p. 311.

<sup>2</sup> L. BLONDEL, « Quelques villeneuves », *Bulletin Soc. d'Hist. et d'Arch. Genève*, t. V, p. 327; *Regeste genevois*, nos 945, 955. Relevés personnels.

<sup>3</sup> J. GREMAUD, *Notice historique sur la ville de Bulle*, 1871. Relevés comm. obligeamment par M. Henri Naef, conservateur du Musée gruyérien. Cf. *Fribourg artistique*, 1899.

de Pierre; c'est aussi notre opinion, mais seulement pour la base, qui date de la période I. L'étage avec voûte du rez-de-chaussée est en moellons avec fort talus, dès le premier il y a reprise de la maçonnerie, avec appareil régulier en taille. Au-dessus du premier, le donjon a dû être construit à la fin du XIII<sup>e</sup> ou au début du siècle suivant, si ce n'est plus tard. On y voit des archères en croix. Le couronnement en briques a des ornements du XV<sup>e</sup> siècle. On parvient au premier par une passerelle en bois. Pas d'escaliers dans les murs; planchers.

*Champvent* (canton de Vaud). — La tradition veut que ce château ait été fondé par Henri II de Grandson, mort en 1266<sup>1</sup>. La base du donjon a en effet été établie quelques années avant sa mort; la coupe montre qu'il se rattache à la première période. A partir du premier étage, il y a une reprise dans la maçonnerie. Le bas est en boulets; dès le premier, c'est un appareil avec mélange de pierres de taille. Il a dû être continué par le fils d'Henri, Pierre de Champvent, probablement celui qui était au service du roi d'Angleterre en Guyenne en 1254<sup>2</sup>. Les archères en croix indiquent un achèvement tardif de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Tous les étages des tours sont voûtés, type unique en Suisse se rapprochant des constructions françaises; les escaliers à vis, aussi dans le donjon, du premier aux autres étages, sont de même une preuve de l'achèvement pendant la période III. La porte d'entrée de la grosse tour, au premier, était pourvue d'un pont-levis, dont on voit la trace. Ce donjon est tronqué, il n'a plus que la cave et le premier; il est par son diamètre le plus considérable de tous les états de Savoie. Ce fait ne peut étonner, quand on connaît l'importance de la famille de Grandson, si intimément liée à cette époque à Pierre de Savoie. Fort talus des bases, vastes embrasures intérieures des meurtrières. Ce château est celui où l'influence française est la plus prononcée, il n'est pas exactement de la même école que les donjons du comte Pierre. Ce fait est surtout sensible dans les trois autres tours du château.

*Châtel-Argent* (Villeneuve, Aoste). — Ce château (*pl. XIV, 1*), dont l'enceinte est encore romaine, a appartenu à la famille de Bard, puis à la maison de Savoie. Siège de châtelainie avec Aoste, il commandait le péage du pont de Villeneuve sur la Dora Baltea et la route du Petit-Saint-Bernard. L'enceinte du *castrum* romain entoure le donjon circulaire, bien conservé, qui a été construit en 1274-1275<sup>3</sup>. Il ressemble beaucoup à la tour de Saxon, qui est un peu plus tardive. C'est une tour de la III<sup>e</sup> période

<sup>1</sup> V. BOURGEOIS, *cit.* p. 43 sq.; *Dictionnaire historique du canton de Vaud*. M. A. Laverrière, architecte, m'a obligeamment communiqué des relevés. Notes de M. A. Naef aux Archives Mon. Hist. Vaud.

<sup>2</sup> *Rôles gascons; Petrus de Chanvent, vadelus regis en 1254.*

<sup>3</sup> A. PIVA, Tour d'Argent, *Bolletino della Sa. Piemontese d'Archéologia. Ann.*, XVI, p. 143, 1932. Comptes des châtelains partiellement publ. *Miscellanea valdostana. Bibl. della Societa storica Subalpina*, 1903, t. XVII.

avec planchers. On y reconnaît aussi des latrines en pierre, bien conservées; son couronnement, avec huit créneaux, est en bon état. La ligne hélicoïdale des trous de boulins est très visible.

*Châtelet du Crédoz* (Cornier, Haute-Savoie). — Il dépendait du Faucigny. Agnès de Faucigny déclare en 1263 que son mari a fait de grands frais pour le fortifier<sup>1</sup>. Son donjon circulaire (*pl. XIV, 6 et fig. 10*), appelé la Tour Blanche dans les comptes, est certainement l'œuvre de Pierre de Savoie. Ses proportions sont celles de la période I. Les travaux pour cette tour doivent remonter à plusieurs années avant 1263; le château existait déjà en 1225. Cette tour rappelle celles de Langin et d'Orbe, mais possède une particularité, qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. Au lieu d'être sous l'étage d'entrée, la voûte est au-dessus, un plancher seulement le sépare de la fosse du bas. Ce serait donc un essai intermédiaire entre le type I et II, peu avant 1260. Le couronnement de la tour est malheureusement détruit. Toute la tour était revêtue, comme à La Roche, d'un bel appareil en roches bleuâtres de grande dimension, peut-être postérieur, car il semble que l'on retrouve dans la maçonnerie des trous de boulins hélicoïdaux. On voit des traces du pont de l'entrée, cité dans les comptes, qui reliait la tour à l'habitation voisine. Ce donjon commande habilement l'entrée, qui est resserrée dans un long couloir ou barbacane. Il n'existe pas d'escaliers dans les murs de la tour.

*Conthey* (canton du Valais). — Ce château relevait directement des comtes de Savoie et défendait la frontière de la Morges contre l'évêque de Sion. Les comptes de Chillon de 1257-1258 nous parlent de la construction de cette tour par Pierre Mainier. Comme nous l'avons dit, elle a un plan particulier, en demi-cercle, avec partie droite à l'intérieur. Elle se compose d'une tour primitive, antérieure à 1257, dont on a doublé les murs à cette date. Les comptes emploient en effet des termes assez peu clairs. Un premier passage dit qu'on porte le sable et la chaux *ad tractum turris de Conteis*, et plus loin *ad tractum faciendum*, enfin *in astractu faciundo ad cameram et cellarium juxta turrim novam de Conteis*, et l'on construit de nouvelles fenêtres. Le terme *tractus muri* veut dire construction d'un mur et le mot *astractu* un doublage de mur existant. Dans le cas d'un ouvrage entièrement neuf, on n'emploie jamais ces expressions, qui désignent ici un nouveau mur appliqué contre l'ancien. La maison d'habitation, qui avait appartenu à Jacques de Conteis, touchait la tour; il fallut en même temps qu'elle développe et élargisse le bâtiment voisin (*fig. 8*).

Il faut noter que la tour forme l'éperon d'un quadrilatère irrégulier et que tout l'ensemble est qualifié de « donjon », l'un n'allait pas sans l'autre. La porte, plutôt une poterne, est habilement disposée dans un angle rentrant de la tour avec la courtine. Il ne reste plus de cet édifice que les bases jusqu'au premier et un pan de mur

<sup>1</sup> *Regeste genevois* N° 955. Relevés personnels.

jusqu'au deuxième. La doublure est très visible, entre les deux tours concentriques des périodes I et II. Deux amorces d'archères sont assez mal ressoudées, au point de contact des deux phases de la construction <sup>1</sup>.

*Cornillon* (Saint-Laurent, Haute-Savoie). — Il est placé sur un rocher presque inaccessible, qui défend la frontière des Bornes, à l'ancienne limite du Faucigny et du Genevois. En 1256 Alix, comtesse de Genève, cède Cornillon à son fils, le comte Rodolphe de Genève. Un acte de 1260 indique qu'il a été entre les mains de Pierre de Savoie, celui-ci le réclame au comte Rodolphe, comme part assignée en dot à

sa mère <sup>2</sup>. Cette tour, très en ruine, car elle ne possède plus que l'étage inférieur, avec une partie de la voûte en calotte, appartient à la période I. L'appareil est encore petit, la voûte est faite d'assises horizontales. La tour est à l'angle d'un quadrilatère de murs peu régulier, d'époque romane (*fig. 14*).

*Estavayer* (canton de Fribourg). — Le 17 septembre 1241, Guillaume d'Estavayer cède son château en fief à l'évêque de Lausanne et le 2 février 1250 Jaquet d'Estavayer remet sa part du château à Pierre de Savoie, qui le lui réinféode. Il y avait donc indivision de fief. Nous n'avons pas la date de construction de ce très beau château, dit « de Chenaux ». Il est établi sur plan régulier, avec donjon défendant l'entrée, pourvu d'une chemise, ce qui est rare dans notre pays, et d'un

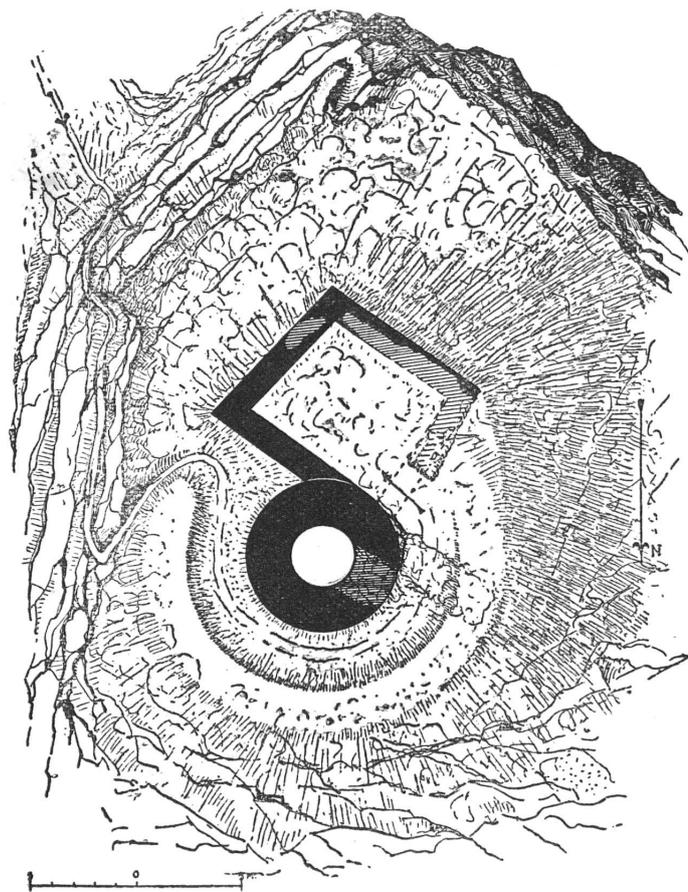


FIG. 14. — Château de Cornillon, commune de S<sup>t</sup>-Laurent (H<sup>te</sup>-Savoie).

large fossé concentrique <sup>3</sup>. Il est certainement de la fin de la III<sup>e</sup> période, avec ses

<sup>1</sup> Relevés personnels.

<sup>2</sup> L. BLONDEL, *cit. Bull. Soc. d'Hist. et d'Arch. Genève*, t. V, p. 311. *Regeste genevois*, Nos 880, 923.

<sup>3</sup> Comte DE DION, *Congrès arch. de France*, 1891, p. 220 sq.; DE WÜRSTEMBERGER, t. IV, nos 145, 264; GREMAUD, *Fribourg artistique*, 1892. Relevés: Archives Mon. Hist. Musée National.

archères en croix, son bel appareil en taille. Il a dû être terminé après 1278, probablement au début du XIV<sup>e</sup> siècle. Le couronnement en briques a des ornements du XV<sup>e</sup> siècle. On entrait au premier par un pont volant, qui communiquait avec les bâtiments d'habitation, pourvus d'un escalier en vis. Pas de voûtes, seulement des planchers. A côté d'éléments savoyards paraissent des influences françaises, comme l'a remarqué le comte de Dion.

*Feissons-sous-Briançon* (Savoie, Tarentaise). — Cette tour bien conservée appartenait à la famille de Briançon ou d'Aigueblanche. Il est inutile de rappeler ici les rapports étroits de cette famille avec la maison de Savoie et son rôle de premier plan joué à la cour d'Angleterre, principalement par Pierre d'Aigueblanche, confident de Pierre de Savoie. Les Briançon ont été constamment en lutte avec l'archevêque de Tarentaise. Après un long procès, une transaction intervient en 1258 entre les deux parties et l'archevêque cède tous ses droits sur le château de Briançon, en faveur d'Aymon, évêque d'Hereford, et d'Emeric son frère. De nouvelles contestations surgissent, suivies d'une transaction passée à Conflens en 1267, puis en 1284, où le comte de Savoie intervient. Les difficultés ne se terminent qu'en 1296, les Briançon font hommage de tous leurs fiefs à l'archevêque, en réservant la fidélité due au comte de Savoie <sup>1</sup>.

Bien que Borel date ce château du début du XIII<sup>e</sup> siècle, il faut le reporter à la deuxième moitié de ce siècle. Ses proportions sont conformes à la période III. Le donjon est isolé et non relié à l'enceinte, qui forme un quadrilatère, disposition rare pour le pays. Les détails de construction confirment cette date plus tardive. Dans sa partie inférieure, il est construit en moellons smillés, posés par rangs sur leur lit de carrière, le reste étant constitué de moellons ordinaires; la porte est ogivale, comme à Montagny, enfin il y a une voûte supérieure avec assises horizontales. Mais cette voûte est édifiée en arc et non contrebutée par un remplissage en maçonnerie comme les autres voûtes en cul-de-four, entr'autres à la Bâthie-en-Tarentaise; elle est donc postérieure. Le donjon possède un escalier en rampe droite, dans l'épaisseur des murs. Le château de Feissons est cité en 1266 dans le testament de Pierre d'Aigueblanche.

*Gex* (Ain). — Le château, d'abord aux comtes de Genève, puis aux Joinville, avait un donjon circulaire, dont il reste quelques traces en fondation. Simon de Joinville, beau-frère de Pierre de Savoie, a fait la guerre de Guyenne; il est cité avec son frère dans les comptes gascons. Le donjon, qualifié de grosse vieille tour en 1394, ne devait guère dépasser 8 m. à 8 m. 50 de diamètre; il a dû être construit avec le reste du bourg, quelques années avant 1261; par sa position il défendait l'entrée du château, face au Jura <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> E.-L. BOREL, *cit.* avec relevés.

<sup>2</sup> *Rôles gascons*, nos 2962, 4074; *Regeste Genevois*, nos 929, 1048; *Comptes des châtelains de Gex et Florimont*, extr. dans BROSSARD, *Histoire du Pays de Gex*.

*La Bâthie ou Saint-Didier* (Savoie, Tarentaise). — Il appartenait à l'église de Tarentaise. Sa première mention remonte à 1270, dans le testament de l'archevêque Rodolphe Grossi. Auparavant on mentionne des biens de la vallée de Saint-Didier, mais non pas le château. Dans ce testament, Grossi fonde une chapellenie dans le château. Je ne crois pas qu'il soit très antérieur à cette date et il pourrait être contemporain du Châtelard près Morgex, qui dépendait aussi de la famille Grossi (voir cet article). Ses proportions le placent dans la période II. S'il a des étages en planchers, il possède une voûte supérieure en calotte sphérique et un couronnement bien conservé<sup>1</sup>. La position du donjon est à cheval sur l'enceinte, presque en face de l'entrée.

A ces châteaux de Tarentaise il faudrait rattacher, comme dépendant de la même école, celui de *Sainte-Hélène des Millières*, en face de Tournon, sur la rive gauche de l'Isère<sup>2</sup>. Il est inféodé par le comte de Savoie en 1255 à Pierre d'Aigueblanche, l'archevêque Boniface y meurt en 1270. A l'angle S.-O. d'un vaste parallélogramme (qui a trois tours circulaires aux angles) s'élève une grosse tour ronde, au sommet détruit. N'ayant pas de renseignements plus précis sur cette construction, je ne puis rien affirmer au sujet de sa date. Son diamètre total est d'environ 11 m. 25.

*Langin* (Machilly, Haute-Savoie). — Ce château très ancien (*pl. XIV, 3 et fig. 9*), au pied des Voirons, appartenait à la puissante famille de Langin, qui relevait au début du XIII<sup>e</sup> siècle des comtes de Genève. En 1250, il est remis en gage par ce comte à Pierre de Savoie, avec plusieurs autres places fortes. En 1280 Jean de Langin prête hommage pour son château à la Savoie, mais en 1282 Béatrice de Faucigny, héritière de Pierre, le rend à Amédée de Genève. Les Langin vivaient dans l'entourage du comte Pierre, et avant 1264 Guillaume l'accompagne en Flandres. Un Pierre *de Langona*, qualifié de compatriote de Pierre d'Aigueblanche, investi d'une prébende en Angleterre, pourrait aussi être un Langin<sup>3</sup>.

La tour circulaire s'élève au centre d'un château plus ancien, elle est assez bien conservée et nous paraît être le plus vieil exemple de tour circulaire des états de Savoie, au début de la période I, avec voûte inférieure. Nous ne répétons pas ce que nous avons dit au sujet de la position de cette tour, qui devait être encerclée d'une chemise. Son diamètre réduit, aux murs épais, en fait une tour de guet. Au nord se voient les traces du pont menant à la porte; il devait se rabattre sur la chemise ou la courtine voisine. La voûte supérieure, construite en forme de clocher, soit en pyramide à base carrée, est tout à fait romane. Le crénelage a disparu, mais on aperçoit les trous des hourds. Elle devait être surmontée d'un cône maçonné, comme Orbe, qui

<sup>1</sup> E.-L. BOREL, *cit.* avec relevés.

<sup>2</sup> *Mém. Soc. Sav. d'Hist. et d'Arch.*, *cit.* t. 29, p. 369. « Châteaux de Tournon et de Ste-Hélène des Millières ». Renseignements de M. François Grange, membre de l'Académie de Savoie.

<sup>3</sup> *Regeste Genevois*, nos 821, 823, 824, 1182. Relevés personnels.

est presque contemporain. L'appareil est très petit, en parti crépi, l'ouverture au rez-de-chaussée est moderne.

*La Roche-sur-Foron* (Haute-Savoie). — Ce château a dépendu, dès l'origine, des comtes de Genève; il était une de leurs places importantes, siège de châtellenie (fig. 15). En 1250 il est remis en gage à Philippe de Savoie, et on ne sait pas quand il est rendu à ses propriétaires; Grillet prétend que le château aurait de nouveau été

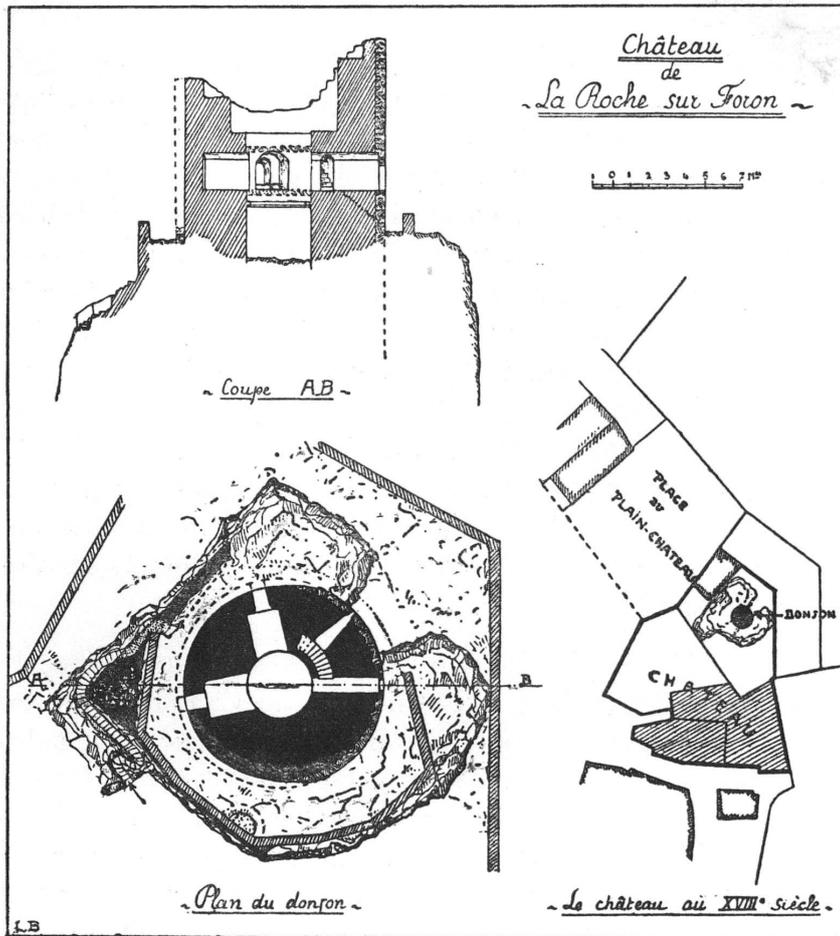


FIG. 15. — Château et donjon de La Roche sur Foron (H<sup>te</sup>-Savoie).

entre les mains de Pierre de Savoie, après un siège, vers 1263, mais nous n'en avons pas la preuve. Qu'il ait été temporairement au comte Pierre, ou non, cela n'importe pas beaucoup pour la construction de la tour actuelle, car la famille de Genève, dont plusieurs membres étaient à la cour anglaise, comme Pierre, fils du comte Amédée en 1242, Ebulon, fils d'Humbert en 1254, a subi l'influence générale de la maison de Savoie.

On trouve aussi des membres de la famille de la Roche à cette même cour, tel Emeric, clerc en 1243 et plus tard encore.

Cette tour tronquée, qui en a remplacé une plus ancienne, est bâtie sur un gros bloc de rocher, d'un accès difficile. Elle est tangente à l'enceinte du bourg et du château; elle en défend l'entrée. Ses proportions la placent dans la période II; elles sont semblables à celles de la Bâtia à Martigny. Ce donjon, sans voûte inférieure, a un escalier dans l'épaisseur des murs, mais il est détruit à partir du deuxième étage. Il était revêtu d'un bel appareil de roches bleuâtres, comme au Crédoz<sup>1</sup>.

*La Rochette* (Cervens, Haute-Savoie). — Cette magnifique ruine (*pl. XIV, 5*) a appartenu dès le début à la famille de Cervens, famille dynastique importante du Chablais. C'est probablement Gérold de Cervens qui a construit la Rochette, au lieu dit le Vernay, et sa branche dès lors s'est appelée du Vernay. Gérold, cité en 1231, n'a dû prendre le surnom du Vernay que peu avant sa mort, postérieure à 1277. Il est qualifié du Vernay dans un acte de ses fils en 1299. Le château a dû être édifié avant 1277. Jean de Cervens prend part à l'expédition des Flandres en 1264. Ce château a trois tours circulaires, dont le donjon<sup>2</sup>. Celui-ci est placé à l'angle N.E. des fortifications, à l'opposé de l'entrée, sur un rocher. Il est du type de la période III, sans voûte, avec planchers (quatre étages). Les autres tours sont de la même date et l'ensemble a été construit d'un seul jet. Le plan indique que le mur du côté extérieur est plus épais que du côté interne du château. Le crénelage a disparu et l'on voit encore quelques traces de bretèches. A la tour S.E. les créneaux avec archères ont partiellement subsisté. Par beaucoup d'autres détails, cheminées, bancs d'archers, etc., ce château est très instructif.

*Le Châtelard-près-Morgex* (La Salle, Aoste). — Posé sur un rocher, il commande la route du Petit-Saint-Bernard. En 1248 la tour du Châtelard est inféodée par l'évêque d'Aoste à Guillaume Grossi, qui prête hommage pour ladite, excepté l'hommage dû au comte de Savoie. Cet acte est approuvé par Rodolphe Grossi, archevêque de Tarentaise. Ce Rodolphe Grossi, originaire du Châtelard, a été évêque d'Aoste vers 1243, puis archevêque de Tarentaise, chargé de nombreuses missions par Henri III et les princes de Savoie, tantôt seul, tantôt avec l'évêque d'Hereford. Il était à Palerme en 1268 et mourut vers 1271, non sans avoir eu de nombreuses difficultés avec les seigneurs de Briançon. Un Jean Grossin demande en Guyenne à devenir chevalier. C'est probablement à l'époque de Rodolphe qu'on construit cette tour, qui est d'un très petit diamètre (5 m. 58) et date de la fin de la II<sup>e</sup> ou début de

<sup>1</sup> *Regeste Genevois*, n° 821; M. GRILLET, *Histoire de la Roche*, 1867, p. 26; *Rôles gascons*. Relevés personnels.

<sup>2</sup> DE WÜRSTEMBERGER, t. IV, n° 656; *Académie Salésienne, Inventaire abbaye d'Aulps*, t. 28, p. 181, 184, 284; FORAS, *Armorial*, art. « du Vernay de Cervens ». *Académie Chablaisienne*, t. VII, p. 267. Relevés personnels.

la III<sup>e</sup> période. Elle a actuellement six étages en planchers, la porte du bas est moderne, l'ancienne est à 9 m. 75 de hauteur. Le couronnement a été modifié, on a bouché les créneaux et pratiqué des fenêtres à leur place, en surélevant la terrasse supérieure, ce qui donne un aspect très élancé à cette tour <sup>1</sup>.

*Lucens* (Canton de Vaud). — Ce château dépendait des évêques de Lausanne, le cartulaire de Lausanne dit qu'il fut reconstruit par l'évêque Landri de Durnes, puis démoli dans la lutte contre les Zaehringen. Il aurait été rétabli par l'évêque Roger vers 1200, puis il subit de nombreuses modifications. Le donjon cylindrique ne peut dater d'une époque aussi ancienne, et ses proportions sont de la période III. Son bel appareil en taille, ses meurtrières d'une forme très spéciale, son escalier à vis, qui réunit le dernier étage au couronnement, sont autant d'indices d'une époque tardive, de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Le galetas est pavé de briques et dallé, ce qui semble indiquer que primitivement il n'y avait pas de toit. Le haut de l'escalier est en forme de guette, enfin il y a un premier essai de mâchicoulis peu saillants. La disposition de l'entrée est bien conservée <sup>2</sup>.

*Martigny, La Bâtia* (Canton du Valais). — La Bâtia dépendait de l'évêque de Sion. Assiégée en 1259 par le comte Pierre, elle lui fut remise en gage en juillet 1260 et resta en sa possession jusqu'au 14 novembre 1268. A cette date elle fait retour à l'évêque de Sion. Nous possédons pour février 1262 les comptes de réparations du château, qui avait souffert du siège. On ne parle pas de travaux au donjon. Le 7 mars 1281 le chapitre de Sion accorde à l'évêque Pierre d'Oron les bénéfices vacants, pour reconstruire le fort de Martigny. Le châtelain Rodolphe fut chargé de la direction des travaux dont le prix fut fixé à 2400 livres mauriçoises, somme énorme pour l'époque. Le château fut ainsi complètement rénové <sup>3</sup>.

L'inspection de la tour montre qu'elle doit bien être l'œuvre de Pierre de Savoie, qu'elle appartient à la II<sup>e</sup> période, moins l'étage supérieur, le couronnement et certaines adjonctions de détail. Pierre aurait fait élever cette tour entre 1262 et 1268. En 1265, il est fait mention dans les comptes de dépenses pour Jean Carreterii de Chillon pendant 34 heures à Conthey et Martigny. C'est probablement à cette date que des travaux importants ont été exécutés au château. Par contre toute la partie supérieure date des adjonctions de 1281, soit le dernier étage,

<sup>1</sup> LÉON MENABREA, *Les origines féodales*, 1865, p. 242; *Monuments Historiae Patriae*, p. 1395; *Rôles gascons*, Grossi ou Grossin, n° 3220. Relevés communiqués obligeamment par M. l'abbé Aimé P. Frutaz d'Aoste.

<sup>2</sup> *Dictionnaire hist. du canton de Vaud*. Notes mss. de M. A. Naef, Mon. hist. Vaud. Relevés O. Schmid, architecte, Mon. hist. Musée National.

<sup>3</sup> A. NAEF, *cit. Indic. Antiquités Suisses*, t. II, 1900, p. 188 sq.; DE WURSTEMBERGER, t. IV, n° 742; H. GAY DU BORGEAL, *Rev. Hist. Vaudoise*, 1896, p. 88-89; Abbé J. GREMAUD, *Mémoires Soc. d'Histoire Suisse romande*, t. 30, p. 298. Relevés de M. A. Naef, Archives des Mon. Hist. Musée National.

voûté sur croisées d'ogives, avec son couronnement en pyramide, maintenant ruiné. M. Naef signale du reste des reprises de la maçonnerie dans la partie supérieure, et d'autres aménagements intérieurs datent aussi de cette deuxième phase de construction. On y remarque des latrines intérieures, des passages coudés, des conduits d'aération, un réservoir, une baie supérieure avec bras de plateforme mobile, etc... La ligne hélicoïdale, pour la construction de la maçonnerie, est très visible à la Bâtia.

*Montagny* (Canton de Fribourg). — Le sire de Montagny, Aymon II, fait hommage en 1254 à Pierre de Savoie pour son château, et il l'accompagne en Valais en 1260. Guillaume de Montagny, qui vécut de 1266 à 1313, prête hommage au comte Pierre, le 11 avril 1267. En 1273 et 1277 il y eut partage de la seigneurie entre les trois frères. Guillaume conserve le château, il est bailli de Vaud de 1298 à 1299 et meurt en Italie dans la campagne avec Louis de Savoie. Aymon III est bailli de Vaud de 1322 à 1323; sa femme Agnès de Grandson est nièce d'Othon de Grandson dit l'Anglais<sup>1</sup>. On ne connaît pas la date de construction de cette tour, qui est sur plan circulaire avec partie droite à l'intérieur de l'enceinte. Sa coupe indiquerait, à sa base, les proportions de la période II, mais les retraits successifs aux étages, le bel appareil des murs, les archères en croix, la porte ogivale, doivent la reporter à la période III. Pour toutes ces raisons nous pensons que si la base a pu être commencée à la période II, tout à fait vers la fin, l'ensemble ne peut remonter qu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Ce donjon pourrait donc avoir été commencé par Guillaume et terminé par Aymon III. Il est possible même qu'il soit postérieur au partage de la seigneurie (1273 et 1277). Il défend le côté de l'enceinte, voisine de l'entrée, son appareil soigné décèle des trous de boulines hélicoïdaux.

*Neu-Regensberg* (Canton de Zürich). — Ce château appartenait à la famille de Regensberg, feudataire des Kybourg. Lütold V de Regensberg, époux de Berthe de Neuchâtel, a dû fonder cette forteresse peu avant 1250, probablement vers 1245. Après lui, en 1255, les deux branches de la famille Alt et Neu-Regensberg se séparent. Son fils Ulrich est cité à Neu-Regensberg en 1250. Il est un des représentants du parti guelfe. Dès 1267 commence la lutte des Regensberg contre Rodolphe de Habsbourg<sup>2</sup>. On connaît les relations de famille des Kybourg avec la maison de Savoie et l'on s'explique très bien que l'influence savoyarde soit parvenue jusque-là. Ce donjon est à peu près le seul type de donjon cylindrique en Suisse allemande, où cette forme est rare et n'apparaît que dans quelques exemples plus tardifs.

<sup>1</sup> *Fribourg artistique*, 1903; DE WÜRSTEMBERGER, t. IV, n° 728; Fréd. BRULHART, « Montagny », *Annales fribourgeoises*, 1924. Relevés de Genoud et Cuony, architectes, Archives Mon. Hist. Musée National.

<sup>2</sup> A. NABHOLZ, « Geschichte der Freiherren von Regensberg », *Schweizerische Studien zur Geschichte Wissenschaft*, 1894; ZELLER-WERDMÜLLER, *Mémoires des Antiqu. de Zürich*, t. 23, p. 282 sq., avec relevé.

Cette tour est isolée de l'enceinte, dont elle est très rapprochée, et elle défend une poterne. Elle remonte à la période I, est pourvue d'une voûte inférieure en calotte et d'une voûte supérieure. Pas d'escaliers dans les murs, trou central dans la voûte supérieure. L'entrée se faisait par un pont volant, remplacé par un arc en maçonnerie la reliant au mur d'enceinte. Le revêtement est en pierres de taille.

*Orbe* (Canton de Vaud). — Cette forteresse ne dépendait pas directement de Pierre de Savoie, mais du sire de Montfaucon de la famille de Montbéliard. Amédée III de Montbéliard, fils d'Amédée II, reçoit la deuxième moitié d'Orbe en 1255. On sait que, dès ce moment, il construit le château et le bourg. En 1259 il acquiert la mairie d'Orbe de Girard d'Orbe et de son fils Renaud. Ce dernier devient châtelain du château. Le donjon a été construit entre 1255 et 1259. Richard de Montfaucon, probablement frère d'Amédée, était en 1253 au service du roi en Guyenne; d'autre part Reynaud d'Orbe est fait chevalier en Guyenne en 1242. Le donjon d'Orbe est un des plus anciens et des mieux conservés du type I<sup>1</sup>. Voûte inférieure, escaliers dans les murs, voûte supérieure avec couronnement conique en maçonnerie, sont les caractéristiques de cet édifice. Il défendait l'entrée du château, vers le bourg, et présente des murs plus épais de ce côté-là.

*Oron* (Canton de Vaud). — Les sires d'Oron, en 1256 Amédée d'Oron, prêtaient hommage à Pierre de Savoie. A l'origine, cette famille possédait l'avouerie de l'abbaye de Saint-Maurice. Cette seigneurie relevait directement des comtes de Savoie et non de la baronnie de Vaud. Rodolphe I<sup>er</sup> eut six fils, dont Wullierme III, sans descendant; la terre passe ensuite à Rodolphe II, décédé avant 1267, puis à cette date à Rodolphe III<sup>2</sup>. On ne connaît pas la date de construction du donjon, qui était d'abord isolé des bâtiments d'habitation, avec chemise indépendante, fossé et pont volant. Il fait face à la porte d'entrée et commande le point culminant de la position. Fortement remanié au cours des siècles, il remonte à la période I avant 1260, avec voûte inférieure. Les autres étages sont tous voûtés et on y accède au moyen de galeries extérieures. Cette disposition ne remonte qu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle ou au siècle suivant, au moment où l'on a adossé des bâtiments au donjon, pour l'unir à l'habitation. Sauf la voûte inférieure, les autres, en arête, sont du XVII<sup>e</sup> siècle. Les deux derniers étages sont plus récents que les autres et doivent dater des XIV<sup>e</sup> ou XV<sup>e</sup> siècles; la coupe indique nettement ces diverses étapes de construction. La circonférence intérieure ne concorde pas avec la circonférence extérieure; un souterrain, encore existant, permettait de sortir de la place en cas de danger.

<sup>1</sup> GINGINS DE LA SARRA, *Histoire de la ville d'Orbe et de son château*, 1855; Fréd. BARBEY, *Orbe*, 1920; A. NAEF, *Revue Hist. Vaudoise*, 1903, p. 321 et sq.; *Rôles gascons* n° 246. Relevés aux Archives Mon. Hist. Vaud.

<sup>2</sup> Ch. PASCHE, *La contrée d'Oron dans les temps anciens*, 1895; J. NÄHER, *Die Schlösser, Burgen u. Klöster der romanischen Schweiz*, 1886. Relevés obligeamment prêtés par M. F. Gilliard, architecte.

*Rochefort* (Bourg-Saint-Maurice, Savoie). — Cette tour, qui est en haute Tarentaise, sur le chemin du Petit-Saint-Bernard, dépendait du château des sires de Rochefort, situé à une certaine distance; on prétend même qu'il y avait entre eux une liaison souterraine. Les nobles de Gilly étaient seigneurs de Rochefort. Plusieurs membres de cette famille, semble-t-il, ont été au service du roi d'Angleterre et non pas ceux de Rochefort, sous Pierre-Châtel. Ebal et Guy de Rochefort étaient en 1242 et aussi de 1253 à 1254 en Guyenne et en Poitou. Maurice de Rochefort accompagne le prince Edouard en Espagne en 1254; nous trouvons encore Eimeric en 1244-1248 à Romans et Valence, dans l'entourage de Philippe de Savoie, ainsi que Hugues, sous-diacre du pape et chanoine de Lyon (1246)<sup>1</sup>. La tour est du début de la période III, elle a été comblée extérieurement par les inondations du Charbonnet. Les étages étaient en planchers, mais il y avait une voûte supérieure, dont on voit encore le retrait, comme pour les autres tours de Tarentaise. Au premier étage, des latrines en forme de mâchicoulis; au deuxième étage, une seule ouverture (porte?); les ouvertures sont en plein cintre. Borel croyait pouvoir la dater du XII<sup>e</sup> siècle, ce qui n'est pas possible.

*Romont* (Canton de Fribourg). — Le château et le bourg sont l'œuvre de Pierre de Savoie qui, en 1249, obtient d'Anselme de Billens le droit sur le « *podio* », soit la maison forte de Romont. Il y a deux donjons à Romont, celui du château, dit « le grand », qui est le plus ancien et le plus petit, et la tour à Boyer, qui est faussement appelée donjon de Pierre de Savoie, car elle lui est postérieure.

*Château*. — Le donjon devait être terminé avant 1261-1262, car, à cette date, Pierre Mainier fait aménager le « vieux donjon » en paneterie, cuisine et bouteillerie et travaille aux murs des courtines<sup>2</sup>. Cette tour est bien conservée, sauf le couronnement, l'étage supérieur est tronqué. Elle date de la période II, sans voûtes, avec planchers, escaliers dans les murs à partir du premier, fort talus extérieur. Par sa position, elle défend l'entrée du château. Une galerie en bois conduit encore à l'entrée de la tour, qui donne sur la cour.

*Tour à Boyer*. — Placée au sud-ouest de la ville (*pl. XIV, 4*), elle défend tout le bourg de ce côté-là. Elle a toutes les caractéristiques de la période III (fin du XIII<sup>e</sup> siècle), avec bel appareil extérieur, fort talus, planchers. Le couronnement a dû être modifié, mais on voit bien la ligne des trous de hourds.

*Saillon* (Canton du Valais). — Le château est déjà cité en 1052; il dépendait directement du comte de Savoie. La tour Bayart, le donjon, est isolé sur le mur

<sup>1</sup> E.-L. BOREL, *cit.* avec relevés; *Rôles gascons*, Rochefort, n° 3220, etc...

<sup>2</sup> DE WÜRSTEMBERGER, t. IV, n° 232; STAJESSI, *Fribourg artistique*, 1898; Fréd. BROILLET, *Annales fribourgeoises*, 1920. p. 193. Comptes de Pierre Mainier inclus dans comptes de Chillon 1261-1262. Relevés du donjon du château obligeamment communiqués par M. M. Broillet et Genoud, architectes; pour la tour à Boyer par M. l'abbé Peissard, archéologue cantonal.

d'enceinte (*pl. XIV, 2*). Il a été construit par Pierre Meinier, sur le conseil de Jean de Masot, en 1261-1262. Cette tour très bien conservée, ainsi que les autres tours semi-circulaires de l'enceinte du bourg, est un des meilleurs exemples daté des fortifications de Pierre de Savoie <sup>1</sup>. C'est le type le plus étudié de la période II, sans voûte inférieure, avec escaliers dans les murs, latrines, disposition de hourds, etc. On voit les traces du pont qui menait à la porte. Le trou, au rez-de-chaussée, est moderne. La tour Bayart défendait à la fois la porte la plus exposée du bourg et le flanc de l'ancien château. On y retrouve, intactes, les dispositions des archères. Construction de la maçonnerie grâce à des échafaudages hélicoïdaux.

*Saint-Michel du Lac* (Chamonix, Haute-Savoie). — Cette ruine, qui commande le dernier défilé de l'Arve, avant d'arriver à Chamonix, en amont de Servoz, était un « molard », avec quelques constructions. Il appartient, comme toute la vallée de Chamonix depuis la Diosaz, au prieuré relevant de l'abbaye de Saint-Michel-de-Cluse (*fig. 16*). En 1289, cette position est concédée par le prieur de Chamonix à Béatrice de Faucigny, qui pourra y bâtir des édifices. Cette tour ronde, avec le quadrilatère des murs annexes, est donc de peu postérieure à 1289. Elle a une proportion de murs des quatre-septièmes par rapport au vide, donc comme les autres tours du début de la période III <sup>2</sup>. Ce fait nous montre comment les traditions archaïsantes se sont perpétuées dans les vallées retirées. Il est vrai qu'à partir du premier il semble qu'il y ait eu un fort retrait des murs. Il n'y avait pas de voûte inférieure, malheureusement la tour est arasée au niveau du premier étage. Dans l'enclos de murs annexes, on voit encore des meurtrières à simple rainure. La tour est liée aux autres murs, de façon à former un éperon sur le front sud.

Cette défense est intéressante, car il est possible qu'il y ait eu, dès les temps les plus anciens, une fortification à cet endroit, qui aurait donné son nom à Chamonix (*campus munitus*).

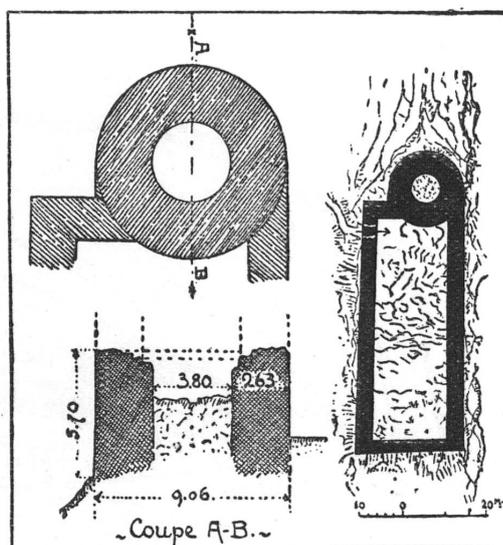


FIG. 16. — Plan et coupe, château de St Michel-du-Lac.

<sup>1</sup> A. NAEF, *cit. Indicateur Ant. Suisses*, t. VII, 1895, p. 416 sq. Comptes des châtelains de Chillon et Saillon. Relevés de M. A. Naef, Archives des Mon. Hist. Musée National. Vues dans SOLANDIEU, *Les châteaux valaisans*, 1912, p. 41.

<sup>2</sup> *Regeste Genevois*, n° 1300; Lucien GUY, *Académie Salésienne*, t. 34, p. 205. Relevés personnels.

*Saxon* (Canton du Valais). — Ce château relevait directement du comte de Savoie; les comptes nous montrent que, peu à peu, ces terrains ont été rachetés, avec des maisons, aux de Saxon, pour agrandir « la poype ». La belle tour n'a été construite qu'en 1279, par contrat avec de Tassin et Gillet frères, fait avec Guidon Bonard, châtelain. La tour a coûté 101 livres mauricoises, on possède l'original de cette convention, copiée dans les comptes <sup>1</sup>.

C'est un bon type de la période III, avec planchers intermédiaires, latrine en pierre, et ligne hélicoïdale de la construction, très semblable à celui de Châtel-Argent. Le couronnement est malheureusement ruiné, les talus de base sont très accentués. Cette tour occupe le sommet de la poype, qu'elle défend du côté de la montagne; il est possible qu'elle ait eu une enceinte particulière en forme de chemise.

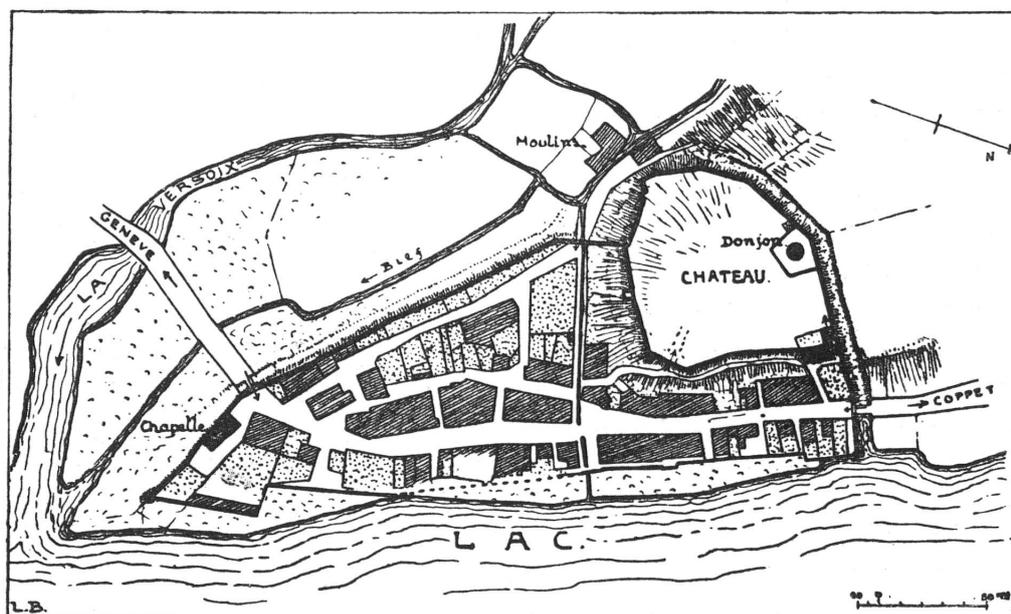


FIG. 17. — Versoix. Plan reconstitué du bourg et du château.

*Tour-de-Peilz* (Canton de Vaud). — Pierre de Savoie avait acquis cette terre dès 1251 et 1255. Il la légua à Hugues de Palézieux, mais elle fut reprise par Philippe de Savoie. On voit qu'on y travaille plusieurs années de suite de 1284-1285, l'année suivante et encore de 1287-1288. La tour orientale à demi-démolie a été réparée en 1491 <sup>2</sup>. C'est une tour d'enceinte, non un vrai donjon, de la période III, avec des étages

<sup>1</sup> Comptes du châtelain Guidon Bonard, 13 oct. 1279-12 mars 1280. Relevés Gilliard et Godet, architectes, Archives Mon. Hist. Musée National. Vues dans SOLANDIEU, *Les châteaux valaisans*, cit. p. 44.

<sup>2</sup> *Dictionnaire hist. du canton de Vaud*. Comptes de Chillon, 4 mai 1287-2 mai 1288 et années suivantes. Relevés Archives Mon. Hist. Musée National.

voûtés intermédiaires, que nous avons déjà décrits. Il est difficile de savoir la date exacte de cet ouvrage, en tous cas contemporain de Philippe de Savoie, car les dépenses notées dans les comptes concernent aussi les murs du bourg.

*Versoix* (canton de Genève). — Il n'existe plus rien du donjon de Versoix. Cette position a été acquise par Pierre de Savoie de l'abbaye de Saint-Maurice et du Grand-Saint-Bernard; elle relevait de la seigneurie de Faucigny, plus tard de Gex, mais sous la suzeraineté de Faucigny. Les acquisitions de Pierre de Savoie datent de 1257-1258. En 1268 il confirme à sa femme la possession du château, avec des conditions qui indiquent que le bourg n'est pas encore pourvu de chapelle; en 1269 on apprend que des franchises lui ont été concédées. Bourg et château sont donc l'œuvre du comte Pierre, ils ont été construits entre 1258 et 1268 (*fig. 17*). Le donjon nous est connu par une vue de 1589 et par le récit de sa destruction par les Genevois à ce moment-là<sup>1</sup>. La tour circulaire avait 30 pieds d'épaisseur, soit 9 m. 60, et plus de 100 de hauteur, soit environ 32 mètres; elle possédait un escalier dans les murs et sa base était pourvue d'un talus en saillie, fait de pierres de taille. La porte d'entrée était élevée, les comptes mentionnent son pont-levis, mais il n'est pas question de voûte inférieure. Elle semble, comme proportions, rappeler la tour du château de Romont, de la période II.

*Yverdon* (Canton de Vaud). — Château et villeneuve, construit par Pierre de Savoie en 1261-1262, sur un plan régulier quadrangulaire, avec tours circulaires aux angles. C'est un type de château de plaine, même de château entouré d'eau, alimenté par la Thièle. La grande tour, ou Tour de la Cigogne, est à l'angle S.-E.; elle a été construite par Hudric de Ferrères et ses associés sous les ordres de Pierre Meinier. Cette tour a été remaniée et complétée après la mort du comte Pierre. Sa base est conforme, jusqu'au premier étage, au type de la période II. La voûte inférieure est moderne, elle a été établie en 1809 pour une glacière. Les étages supérieurs, qui sont nettement un travail postérieur (on en voit la reprise dans la maçonnerie), ont été terminés en 1278. On mentionne, à ce moment, les huit fenêtres du dernier étage<sup>2</sup>. Cette tour est munie d'un fort talus, avec retranches, qui plongeait dans les fossés. On a aussi aménagé, dans la suite, des embrasures pour les canons en bas des tours et plus haut de petites meurtrières pour des arquebuses. On accédait à la porte d'entrée, au premier, par une galerie et un pont-levis. L'entrée inférieure a été établie après coup, en bréchant la maçonnerie.

<sup>1</sup> L. BLONDEL, *cit. Bulletin Soc. d'Hist. et d'Arch. Genève*, t. V, p. 327. Vue reproduite dans Henri FAZY, *La guerre dans le pays de Gex*, 1897, p. 142; « Journal de Du Villard », *Mém. Soc. d'Hist. et d'Arch. Genève*, t. 32, p. 298.

<sup>2</sup> *Dictionnaire hist. du canton de Vaud; Revue hist. vaudoise*, 1900, p. 359; Victor VAN BERCHEM, *La ville neuve d'Yverdon, fondation de Pierre de Savoie; Festgabe für Gerold Meyer v. Knonau, Zürich 1913*. Le même, *Les dernières campagnes de Pierre II comte de Savoie en Valais*, *cit. CROTTET, Histoire et annales de la ville d'Yverdon*, 1859, p. 547; Victor BOURGEOIS, *cit.* p. 7. Relevés: Archives Mon. Hist. Vaud.

Comme nous le disions au début de ce répertoire, d'autres tours doivent appartenir à cette école de Pierre de Savoie; ainsi dans l'Ain, où nous avons vu une tour cylindrique de type analogue (*La Balme*, dominant le Cordon) avec ligne de construction hélicoïdale, dans le Bugey, et aussi au château de *Clermont* en Genevois. Ce dernier donjon, ancienne résidence des comtes de Genève, est ruiné presque jusqu'à terre, mais on voit encore le beau parement en taille de la tour cylindrique, qui existait avant le XIV<sup>e</sup> siècle. Ses dimensions sont : diamètre total, 10 m. 40; vide: 3 m. 23 à 3 m. 26. Les pleins par rapport au vide sont plus près des cinq septièmes que des quatre septièmes. Il faudrait placer cette magnifique tour à la fin de la première période, ou au début de la deuxième période. Il n'est pas exclu qu'il y ait eu une voûte inférieure, un arrachement du mur semble l'indiquer. Elle était revêtue d'un soubassement en saillie et d'un parement en grosses tailles. Les circonférences extérieures et intérieures ne sont pas concentriques.

TABLEAU GÉNÉRAL DES DONJONS CIRCULAIRES

Province ou Canton	Château	Diamètre total	Diamètre intérieur	Épaisseur murs	Hauteur portes	Escaliers	Voûtes	Date
Aoste . . . . .	Aoste (Bramafan)	9.30	3.10	6.20	9.50	—	—	Pér. II.
Faucigny . . . . .	Boège (Rochefort)	6.45	2.45	4.00	—	—	Inférieure	Pér. I.
Faucigny . . . . .	Bonneville . . . . .	9.60	3.65	5.95	7.85	—	Inférieure	Pér. I. (avant 1260)
Gruyère . . . . .	Bulle . . . . .	13.75	6.45	7.30	9.50	—	Inférieure	Pér. I.
Vaud . . . . .	Champvent . . . . .	14.00	6.00	8.00	9.00	A vis	Aux étages	Pér. I-III.
Aoste . . . . .	Châtel-Argent . . . . .	8.90	5.00	3.90	4.00	—	—	1274.
Faucigny . . . . .	Châtelet du Crédoz . . . . .	7.68	2.08	5.60	6.00	—	Au 1 <sup>er</sup>	Av. 1260.
Genevois . . . . .	Clermont . . . . .	10.40	3.25	7.15	?	?	Infér. ?	Pér. I.
Valais . . . . .	Conthey . . . . . a )	Rayon 3.73	1.05	2.68	?	—	?	Av. 1257.
	» . . . . . b )	» 6.48	1.05	5.43	?	—	—	1257.
Genevois . . . . .	Cornillon . . . . .	7.36	3.00	4.36	—	—	Inférieure	Pér. I.
Fribourg . . . . .	Estavayer . . . . .	11.90	5.64	6.26	8.50	—	—	Pér. III.
Tarentaise . . . . .	Feissons . . . . .	9.60	4.00	5.60	7.88	A vis dès 3 <sup>e</sup>	Supérieure	Pér. III.
Gex . . . . .	Gex . . . . .	env. 8.50	env. 4.70	3.80	?	?	?	?
Tarentaise . . . . .	Bâthie St-Didier	8.50	3.00	5.30	9.00	—	Supérieure	Pér. II.
Chablais . . . . .	Langin . . . . .	6.90	2.00	4.90	8.00	—	Infér. et Supér.	Vers 1250.
Genevois . . . . .	La Roche-sur-F.	11.36	3.36	8.00	2.00	Escal.	—	Pér. II.
Chablais . . . . .	La Rochette . . . . .	6.98	3.58	3.40	env. 4.00	—	—	Pér. III.
Aoste . . . . .	Le Châtelard-Morgex . . . . .	5.58	2.45	3.13	9.76	—	—	Pér. III.
Vaud . . . . .	Lucens . . . . .	12.80	5.55	7.25	8.50	A vis en haut	—	Pér. III.
Valais . . . . .	Martigny . . . . .	11.66	3.86	7.80	9.00	Escalier	Supér.	Pér. II. haut 1281.

Province ou Canton	Château	Diamètre total	Diamètre intérieur	Épaisseur murs	Hauteur portes	Escaliers	Voûtes	Date
Fribourg. . . .	Montagny . . . .	9.85	3.35	6.50	9.00	—	—	Pér. III.
Zürich. . . . .	Neu-Regensberg	9.50	3.50	6.00	7.00	—	Infér. et Supér.	Pér. I.
Vaud . . . . .	Orbe . . . . .	8.95	2.60	6.35	10.24	Escal.	Infér. et supér.	1255-1259.
Vaud . . . . .	Oron . . . . .	10.00	3.75	6.25	?	—	Infér.	Pér. I.
Tarentaise. . .	Rochefort . . . .	8.90	3.90	5.00	5.00	—	Supér.	Pér. III.
Fribourg. . . .	Romont, Chât. .	10.15	3.35	6.80	9.40	Escal.	—	terminé 1260.
	» T. Boyer	12.81	6.05	6.76	10.68	—	—	Pér. III.
Valais. . . . .	Saillon . . . . . sur soubassement	9.96	3.12	6.84	10.00	Escal.	—	1261.
Faucigny . . . .	St-Michel-du-Lac	9.06	3.80	5.26	env.4.50	—	—	1289.
Valais. . . . .	Saxon. . . . .	9.10	5.00	4.10	9.75	—	—	1279.
Vaud (Chablais)	Tour-de-Peilz. . .	8.25	4.85	3.40	8.46	—	Voûtes	Vers 1284.
Genève (Gex) .	Versoix . . . . .	9.60	?	?	env.10.0	Escal.	—	Pér. II.
Vaud . . . . .	Yverdon . . . . .	12.50	4.50	8.00	13.00	—	—	1261-1262, haut 1278.

Les diamètres sont calculés au niveau du rez-de-chaussée, mais au-dessus du fruit des soubassements.

